

Renald Dion

*Les
brumes
de la
Ouiatchouan*

Roman

Réédition

Les brumes de la Ouiatchouan



Guillaume et Ophélie Dumontier, leurs trois garçons et Margaux, l'aînée de leurs deux filles, ont planté leur décor à Ouiatchouan au début du vingtième siècle. Julia, la sœur cadette qui n'avait pas été amenée avec eux, avait été placée chez les Ursulines de Roberval. C'est lorsqu'elle rentre à la maison, après douze ans d'une séparation aux effluves d'un passé mystérieux, qu'elle finit par découvrir la vérité sur ses origines et les raisons de son abandon.

C'est à cette même époque que le cœur de Julia se met à battre la chamade pour Augustin, l'aîné de la famille Martin. Les deux amoureux coincés entre la Grande guerre et la grippe espagnole, sont durement frappés par la fatalité.

Nous les retrouvons donc en 1911. Le village d'Ouiatchouan est sur la voie de la prospérité économique, alors que ses habitants, qui vivent des moments fastes et joyeux, ignorent tout des drames qui se jouent dans des résidences de leur petit village.



Renald Dion, un fils du royaume du Saguenay, a fait de Québec sa terre d'accueil. C'est dans cette ville qu'il a mené sa carrière en technologies de l'information, tant dans la fonction publique du Québec que dans le service conseil. Maintenant retraité, il signe ici son troisième roman.

ISBN 978-9812217-1-1



978-2-9812217-1-1

Du même auteur

Relève-toi et cours, Éditions Québec-Amérique, 1988, 102 p. (épuisé)

Les voiles du destin, Éditions Renald Dion, 2010, 121 p. (épuisé)

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

©2014 Éditions Renald Dion, Québec

ISBN 978-2-9812217-1-1

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2014

Avant-propos de l'auteur

Ma mère a enchanté mon enfance de souvenirs, à la fois idylliques et tragiques, de la vie à Ouiatchouan, ce village Jeannois qui l'a vue naître. Ce sont ses souvenirs révélés avec tendresse et force de caractère qui m'ont mené, longtemps après sa mort, sur le chemin de l'écriture de « *Les Brumes de la Ouiatchouan* ».

Présenté sous le format d'une chronique, cet ouvrage est une œuvre de fiction qui ne rappelle en rien le passé de maman. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées et d'événements de l'époque ne seraient que pure coïncidence.

Mon histoire est avant tout un hommage posthume à Julia, ma mère, dont tout l'amour ne peut être oublié. Elle tient le rôle éponyme du personnage principal et narre l'intrigue jusqu'à sa conclusion.

Oh! L'amour d'une mère! Amour que nul n'oublie!

(Hugo)

PROLOGUE

Je n'étais pas encore sortie de la petite enfance lorsque j'ai été chassée de ma famille, sans n'être jamais retournée chez moi pendant plus d'une décennie. J'ai grandi dans la communauté des Ursulines de Roberval jusqu'à la fin de l'adolescence; époque de ma vie qui annonce la fin de mon hébergement dans la communauté. Mon père est donc forcé de me rouvrir la porte de notre maison.

Apprendre pourquoi, alors que j'avais environ sept ans, il avait fait le choix de m'éloigner de la famille et éclaircir le mystère de mon châtiment, allaient devenir ma hantise. Il me fallait aussi comprendre pourquoi j'étais victime de l'hostilité de ma mère ainsi que les raisons de la soumission de ma sœur envers elle. J'allais surtout être servie par l'amour, la bravoure et le dévouement des uns, pour vaincre le ressentiment des autres. Nous sommes à Ouiatchouan en 1911.

Je ne suis pas l'héroïne d'une tragédie, je ne suis qu'une femme qui a recouvré sa légitimité et ses droits. C'est à ce titre que je m'autorise à partager mes souvenirs les plus secrets, sur ce qu'aura été ma vie et la vie dans une famille qui n'aura pas servi de caution au bonheur.

Julia Dumontier.

CHAPITRE PREMIER

J'ai six ou sept ans lorsque mon père me confie aux bons soins des Ursulines. Chez elles, pendant plus d'une décennie, j'y vis des moments de pur bonheur, dans un havre de paix et de joie pour un esprit qui veut tout connaître, qui veut tout savoir. C'est essentiellement au couvent, à la résidence des sœurs et du noviciat, que mon enfance et mon adolescence se passent. En classe, au réfectoire et dans la cour de récréation, tout respire la joie et la vie. Par contre, dans les couloirs et à l'étude, dans le dortoir ainsi qu'à la chapelle, il n'y a pas de place pour l'exubérance du verbe et l'irresponsable gaieté. Malheur à celles qui ont la mémoire courte!

Les quelques reliquats de ma petite enfance n'ont pas laissé de véritables empreintes de cette époque. Il y a le vague souvenir de maman qui me frappe souvent et celui d'une autre dame qui me berce et me donne des bonbons. Il y a aussi Léon, mon frère aîné, qui s'amuse à me tirer les nattes et me taquiner et Margaux mon aînée, à qui je sers de poupée. Avec le temps, hormis quelques événements confus, tous mes souvenirs quittent ma mémoire.

Plus j'avance en âge, plus ma quête des raisons qui ont amené mes parents à se séparer de moi me pousse sur le chemin de l'indiscipline. Plus frivole et moins réfléchie, je dis tout ce qui me passe par la tête, je questionne jusqu'à ce que je sente que j'indispose les sœurs. Je les laisse alors détourner mon attention avec de petites tâches, dont l'aide aux devoirs des plus jeunes et, de petits services qui font œuvre utile.

Même si mon cœur espère toujours voir des membres de ma famille apparaître, leur absence ne me cause quand même pas de grands tourments. Pendant toutes ces années, je ne reçois aucune visite hormis papa, qui vient me voir cinq ou six fois par année. Il est très chaleureux, même enjoué. Il m'apporte des livres et des petites douceurs, tout en me parant de beaux vêtements neufs qui font l'envie de mes compagnes. Dans les premières années, je profite de chacune de ces rencontres pour l'interroger sur maman, une curiosité qui me mérite toujours la même réplique, « *Ta mère est souffrante, en cure de repos dans un sanatorium* ». Par contre, ses visites prennent toujours fin abruptement lorsque je l'interroge sur mon passé. Il lorgne alors la porte sous le prétexte de parler à la supérieure et, de longs mois s'écoulent avant de le revoir au parloir.

Exagérément curieuse et souvent acrimonieuse, c'est dans l'adolescence que mes recherches sur mon passé deviennent une source d'angoisse. Je suis résolument prisonnière de mon entêtement à vouloir découvrir les raisons qui ont amené mon père à se débarrasser de moi. Je ne comprends pas qu'un papa, aussi gentil, m'ait abandonnée et surtout pour quelles raisons.

C'est vers l'âge de quatorze ans que les artifices des sœurs ne réussissent plus à distraire mes pensées de ce qui me préoccupe et me chagrine depuis tant de temps. Les travaux

domestiques, l'aide aux fourneaux et j'en passe, n'ont plus l'effet escompté. Leur mutisme concerté ne fait qu'alimenter mes doutes et soutenir mon inquiétude sur les raisons de ma totale exclusion du cercle familial. Cependant, rien ne tarit ma joie et mon ravissement de vivre chez les Ursulines. Au couvent, chaque instant de ma vie est une marche vers le bonheur.

Ma sortie du giron des jeunes couventines me donne droit à des privilèges qui sont en accord avec les exigences d'une fille de mon âge. Je ne dors plus au dortoir avec elles et, sans être une postulante, j'ai droit à une petite cellule dans l'aile des novices. Je vis avec des adolescentes qui ont à peu près mon âge, qui partagent mon exubérance et qui, tout comme moi, se posent et posent des questions sur tout.

La stricte observation des commandements de Dieu et de l'Église et les règlements de la communauté cadencent notre vie. Les études, les cours de solfège et de piano, l'initiation à la pédagogie, l'aide à l'infirmerie et les tâches domestiques sont notre lot. Il y a aussi les jeux de l'esprit, le ballon coup de pied et le ballon chasseur en été, le patin et la raquette en hiver, qui soudent l'esprit de corps des novices. Ce que j'affectionne plus que tout, ce sont les heures de loisir passées à la bibliothèque de la communauté, pour y lire les œuvres d'auteurs français. Un plaisir qui me mérite le sobriquet, plaisant et moqueur, de rat de bibliothèque.

Avec le temps, ce sont les joutes oratoires, privilégiées au noviciat pour favoriser le développement de la pensée, que j'aime le plus. Les débats sont corsés et j'adore la vitalité collective qui nous anime, surtout lors d'échanges plus audacieux. Je me souviens très bien d'une discussion qui m'a d'ailleurs valu mon tout premier renvoi chez la Supérieure afin qu'elle puisse, selon

la surveillante du débat, réformer ma pensée. Pour certaines novices, toute autorité doit être religieuse, alors que pour moi, le droit de choisir et de juger ne se négocie pas.

Un duel oratoire sur la «*définition de la vérité*» qui me fait argüer, du haut de mon insolence que «*Cacher la vérité n'est-ce pas déjà tromper*» me mérite une énième convocation chez sœur Ste-Lucie. Je ne sais pas si c'est mon insolence ou ma citation qui lui avaient été rapportés, mais c'est à partir de ce moment que son omniprésence dans mon quotidien devient manifeste. Elle ne me lâche plus d'une semelle.

Sœur Sainte-Lucie est cette Ursuline qui m'a accueillie quand papa m'a laissée au parloir. Elle s'intéresse à mon éducation, se régale de mes forces, réprimande fermement mes faiblesses et devise sur mon avenir, avec une prédilection bien sentie pour la vocation religieuse, l'enseignement ou encore pour le soin aux malades. Elle prend des décisions qui mettent à profit mon goût pour la connaissance et l'aide aux études.

C'est ainsi que vers l'âge de seize ans, sous son autorité, je fais mes premiers pas d'enseignante dans les basses classes du couvent. Je ne sais pas si c'est une deuxième vague pour anesthésier ma rage de vérité, mais en plus des tâches d'enseignante qu'elle me confie, je dois donner du service à l'infirmerie comme aide-soignante.

J'ai environ dix-sept ans, elle plus de soixante-dix, quand sa santé commence à décliner sérieusement. Ses yeux s'éteignent un peu plus chaque jour et elle ne vaque presque plus aux affaires de la communauté, mais elle reste mon unique conseillère, mon indivisible confidente. Malgré son âge avancé, elle est toujours cérébrale, audacieuse et très morale.

Ce n'est que dans ces dernières années que j'apprécie, à sa juste valeur, ce qu'est l'apport de cette femme dans ma jeune existence. Je côtoie et je vis dans le sillage d'un monument de toutes les initiatives et de toutes les attentions, ce qui me permet et allait surtout me permettre de vivre la vie pour laquelle je m'estime préparée.

J'ai souvent tenté, presque à chacun de nos moments exclusifs, de lui arracher une part de vérité sur mes origines et, surtout sur les raisons de ma présence quasi perpétuelle chez elles. Quand elle se lasse de m'entendre lui rebattre les oreilles sur mon passé, elle me lance « *N'oublie jamais, ma petite Julia, que le pardon libère l'âme* ». Je sais dès lors que le temps est venu de changer de sujet. À tort ou à raison, je la perçois comme prisonnière d'un grand inconfort, un profond malaise que je ne comprends pas. Même si je n'arrive pas à lui arracher la moindre confidence, je la soupçonne toujours de savoir des choses.

C'est au moment de notre tout dernier tête-à-tête que je comprends qu'il y a des vérités, des malheurs autres que ceux de mon petit monde; que d'autres douleurs, d'autres peines peuvent être absolues. C'est le visage baigné de larmes qu'elle évoque, pour la première fois en ma présence, la mort tragique de ses compagnes.

Trois Ursulines, deux novices et un guide s'étaient embarqués sur une grosse chaloupe à rames pour une promenade récréative sur le lac Saint-Jean. Un fort vent s'était levé, poussant des vagues de cinq ou six pieds qui ont fait chavirer l'embarcation. Quelques jours plus tard, les corps sont repêchés et tout Roberval est sous le choc.

Depuis ce tragique événement, sa vie n'avait plus été qu'une vallée de larmes. Sa peine et sa douleur sont évidentes et son deuil perpétuel. Quand je lui ai demandé le pourquoi de ce long silence envers moi, elle m'a simplement dit que « *Les grandes douleurs sont muettes, on ne peut les exprimer* ».

Puis, en réponse à ma question sur la raison de sa soudaine confiance, ses yeux plantés dans les miens, elle complète sa pensée.

— *C'est que je vois dans tes yeux le regard d'une personne qui se noie. Le même regard que devaient avoir mes filles, dans les eaux du lac Saint-Jean, au moment de rendre leur vie à Dieu.*

Ce tête-à-tête avec sœur Sainte-Lucie avait été sollicité pour lui faire part de ma décision, prise quelques jours plus tôt. J'étais à la croisée des chemins, alors confrontée à une difficile décision sur mon avenir; soit rentrer chez mes parents à Oujatchouan, dans un monde qui m'était totalement inconnu, ou traverser définitivement la porte du noviciat.

La voix étranglée par des sanglots retenus, au moment de lui confirmer ma décision et la prévenir qu'au matin, le train allait me ramener à la maison, je suis en proie à un fort sentiment de tristesse. Sous son autorité, les Ursulines m'ont ménagé un bagage de dévouement, d'amour, de connaissances et je me sens coupable de prendre la fuite avec cette magnifique dot.

Elle qui a toujours su m'interroger, boit chacune de mes paroles avec attention. Son visage paisible et sa sérénité ont un effet calmant sur mon excitation nerveuse. Puis, d'un pas mal assuré elle s'avance vers moi, enveloppe mes mains dans les

siennes et son regard planté dans le mien, de sa voix douce, elle me livre ce que je crois être ses adieux.

— Il est toujours difficile pour une mère de voir son enfant quitter le nid et je n'y échappe pas. Je ne suis pas ta mère, mais tu es ma fille, c'est pourquoi ton départ me chagrine tant. Tu es ma fierté, tu es la fierté de notre communauté. Ton passage chez nous restera à jamais gravé dans le cœur de chacune de nous. Je remercie Dieu de t'avoir placée sur ma route. Tu ne porteras jamais le costume des Ursulines, mais je sais que tu seras toujours l'une des nôtres et que tu seras à jamais porteuse de nos valeurs chrétiennes. Va ma fille, la vie t'appartient!

Je me suis agenouillée, elle m'a bénie, je l'ai enlacée. Après que la porte de sa cellule se soit refermée, c'est dans la salle de musique que j'ai trouvé refuge. Pendant un très long moment, j'ai joué les classiques qui lui sont si chers. Je jouais avec l'espoir que ma musique d'adieu, qui selon elle, est l'expression la plus profonde de l'âme, la rejoigne une dernière fois.

Je devais libérer mon âme et pour y arriver il fallait que je parte pour enfin comprendre.

CHAPITRE DEUX

C'est en proie à une émotion paralysante que je demande au cocher de remonter la rue Saint-Joseph avant de prendre la direction de la gare. En repassant devant le couvent, tel un vieux compagnon, il stoppe sa monture pour me permettre de dévorer du regard, pour une dernière fois, cette grande habitation qui aura été le havre de grâce de ma courte vie. C'est l'instant que je choisis pour lire la lettre que la portière a glissée dans ma main au moment de quitter la résidence.

An de Dieu 1911

Ma chère, ma très chère Julia,

En cette nuit, alors que tu dors pour la dernière fois entre nos murs, j'implore mes yeux de ne pas me quitter avant d'avoir achevé l'écriture de ce dernier moment des adieux. Égoïstement, je me permets même de penser que le sommeil tarde aussi à te gagner et que ces dernières heures nous les passons en communion de pensées et d'émotions.

Lorsque ta main a quitté celle de ton père pour prendre la mienne, il y a maintenant presque douze ans,

c'est la servante de Dieu et l'enseignante qui t'a accueillie. Dans les premières années, tu as été une fillette amusante, curieuse et joyeuse, qui égayait nos repas et qui chantait tout le temps. Étudier était une chose importante pour toi et tes travaux scolaires passaient avant tout.

Ensuite, vers l'âge de quatorze ans, tu as commencé à t'intéresser à l'enseignement. Tu aimais bien te pointer à l'infirmerie pour aider aux soins de nos sœurs et de nos petites malades ou blessées. Tu étais espiègle, tu ne détestais pas te chamailler avec les filles de tes classes, tu avais des questions sur tout et des réponses à tout et tu répondais présente à toutes mes demandes. Au cours de ces douze années, tu as été l'âme joyeuse de notre communauté et tu as fait éclater mon sentiment de fierté.

Je veux aussi que tu saches que j'ai toujours compris ta peine de vivre loin des tiens, même si ton exubérance, ta bonne humeur et ton sourire réussissaient à occulter ta peine et ton désarroi.

Quant à moi, j'ai été déchirée entre l'amour filial que je te portais et ma crainte de déplaire à Dieu, avec qui tu avais mon amour en partage. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris; c'était le cœur d'une mère qui voulait te garder près d'elle et non pas celui d'une Supérieure de communauté à la recherche de novices. Puis j'ai accepté, j'ai compris que tu devais rentrer chez-toi pour y vivre ta vie comme tu la voulais et non pas comme je la voulais.

Je suis vieille maintenant, mes yeux m'ont pour ainsi dire quittée et mes oreilles me jouent de vilains tours. Mais sois certaine, ma petite chérie, que ton visage et ta voix, douce et joyeuse, vivront toujours en moi. Ces années de merveilleux souvenirs meubleront mes moments de solitude et de recueillement.

Je veux, avant que le sommeil reprenne ses droits, te dire que t'avoir ouvert notre porte, aura été le plus grand acte volontaire du cœur, qui m'aura comblée de joies et de bonheur. Aujourd'hui, autant la peine de te voir prendre ton envol m'afflige, autant je suis heureuse que tu le fasses, convaincue qu'en toi, les lumières de la vie ne s'éteindront jamais.

En terminant, même si j'ai quelques intuitions sur les obscures raisons qui t'ont amenée jusqu'à moi, je veux t'assurer que je n'ai aucune conviction pour te l'expliquer. Maintenant que tu rentres chez-toi, il t'appartient, si tu le désires toujours, de trouver ces réponses qui sont restées muettes si longtemps.

Jusqu'à ce que je quitte cette terre, tu seras toujours dans mes pensées, toi qui auras permis à l'humble servante de Dieu de devenir femme et mère.

Sœur Sainte-Lucie

P.-S. Hier soir, comme si toute la communauté avait fait le vœu du silence, ta douce musique est remontée jusqu'à moi. Elle s'est doucement insinuée dans mon âme et elle inspirera mes moments de méditation pour longtemps, pour très longtemps

Dans le wagon des voyageurs, un seul passager l'occupe. Il a fière allure et ses vêtements sont propres et de bonne coupe. Après des salutations toutes courtoises et quelques regards furtifs, je me suis déplacée vers l'arrière. Une heure plus tard, lorsque la locomotive s'arrête en gare je suis toujours plongée dans la lecture du roman de l'heure, *Anne of Green Gables*. À mon grand désarroi mon père, qui pourtant avait été informé de mon arrivée, n'est pas sur le quai pour m'accueillir. Une absence qui réveille le démon de l'enfant prodige dont l'existence est une énigme.

Le jeune homme qui lui aussi est descendu s'est approché pour me parler. Après s'être enquis de mon nom, d'où je venais et où j'allais, il s'invite à m'accompagner au village, aussi sa destination finale. Chemin faisant, il parle sans arrêt, me renseigne sur tout et m'apprend qu'il rentre chez lui après une année passée comme milicien chez les Voltigeurs de Québec. Il s'appelle Augustin et il est l'aîné des cinq garçons Martin. Sa famille et la mienne entretiennent de bonnes relations et apparemment les belles filles comme moi ne sont pas légion dans le village. En fait, il n'y en a maintenant qu'une. Rendus à la hauteur de la maison de mes parents, il tire galamment sa révérence, non sans se retourner à deux reprises en s'éloignant. C'est ce bel inconnu qui, sans le savoir, devient le sésame de mon nouvel univers.

Plusieurs minutes s'écoulaient avant de me décider à monter sur le balcon. Lorsque la porte s'ouvre, ma présence provoque un tel malaise, une telle gêne, que j'en suis paralysée. Mes parents, pas plus que mes frères, ne manifestent le moindre signe d'enthousiasme. Pas de bougies, pas de gâteaux, même pas une fugace étreinte. Seuls les yeux et le sourire timide

de Margaux m'offrent un instant de chaleur et calment mon angoisse.

Impassible, celle que je devine être maman fixe papa comme un chien de Fayence, qui d'ailleurs le lui rend bien. Ce n'est que lorsqu'elle détourne son regard que papa me regarde avec douceur et tristesse, tout en restant à l'écart. Je ne comprends pas ce qui se passe, ce papa n'est pas celui qui me visitait au pensionnat, qui me prenait si tendrement dans ses bras.

Pour Margaux ce devait être un jour de grande célébration pour son anniversaire et le mien. Quelques semaines auparavant, j'avais reçu une lettre de sa part qui fécondait la promesse d'une belle et mémorable journée. C'est elle qui pose un premier geste d'accueil chaleureux et prometteur. Se servant de ses mains comme d'un écrin, elle prend la mienne pour monter à l'étage voir la chambre que nous allons partager.

Nous jetons un œil sur celle de Léon et celle des deux jeunes, Thomas et Charles. Finalement, sans s'approcher de la porte, elle m'indique la chambre des parents. La maison n'est pas bourgeoise, mais elle est très convenable et arrangée avec goût. Toute de bois, son rez-de-chaussée est invitant avec son hall, une cuisine spacieuse, un salon avec un piano, une salle d'eau, une réserve alimentaire et un débarras.

Mon premier repas à la maison confirme que mon passé communautaire est révolu. Habitée à l'effervescence des repas pris avec les novices, c'est le silence profond, absolu, un silence mortuaire qui me gèle sur place. Alors qu'au pensionnat, chacune s'implique dans la préparation des repas, ici personne ne lève le petit doigt pour mettre le couvert, pas plus que pour aider à desservir. Je venais de quitter un toit

chaleureux, accueillant et joyeux, pour un autre qui abrite la désolation et l'effroi. Ma renaissance, dans l'indifférence totale, n'est plus qu'une vision de l'esprit.

Ma première nuit à Ouiatchouan, avec la complicité totale de l'obscurité, est agitée. Je ne retrouve pas mes repères nocturnes, je n'entends pas le silence. Le bruitage de la chute, les mécaniques de la pulperie, les sanglots de Margaux et surtout le spectre d'une vie de désolation, brisent mon sommeil et réveillent mes vieux démons. À la barre du jour, je combats la tentation de m'enfuir et de rentrer au noviciat.

Les uns après les autres, mes frères s'amènent pour prendre le petit-déjeuner. À son tour, papa se pointe et la conversation s'anime un tant soit peu. Chacun, à sa façon, me questionne sur ce que j'ai fait chez les Ursulines et essaie de savoir si je suis heureuse de revenir chez eux, non pas chez-moi et si j'ai des projets. Ce n'est pas outre mesure chaleureux, mais au moins, il semble y avoir un certain intérêt. C'est au moment où maman apparaît au pied de l'escalier qu'un silence de cimetière replonge la famille dans l'indifférence de la veille. Ce premier dimanche en famille n'annonce rien de bon, rien de très joyeux.

Au sortir de la messe je suis le centre d'intérêt, même que le curé, qui assure la mission d'Ouiatchouan, s'approche pour me souhaiter la bienvenue. Puis, tour à tour, les Martin s'avancent pour m'accueillir avec chaleur. Pour me soustraire à cette soudaine invasion, Léon prend l'initiative de nous inviter, Margaux et moi, à faire le tour d'Ouiatchouan, marcher sur la rue Saint-Georges vers la chute, visiter une partie de la pulperie où il travaille.

Enfin un peu d'humanité dans ma famille! À peine avons-nous fait quelques pas que les frères Martin, Augustin et Alex, s'invitent pour nous accompagner.

Léon connaît très bien Augustin, qu'il avait d'abord croisé à la petite école de Métabetchouan et avec qui il avait traversé l'adolescence à Ouiatchouan. C'est surtout l'équipée du survenant des Voltigeurs de Québec qui devient vite le sujet principal de leur conversation. Quant à Margaux, elle n'a d'yeux que pour Alex. Comme c'est la première fois de ma vie que je me retrouve en compagnie d'hommes adultes, je ne sais pas trop quoi dire, quoi faire. Je reste légèrement en retrait, gardant un silence qui n'est pas généralement mon lot. J'apprécie cette promenade avec Léon et Margaux, tout autant que d'en apprendre un peu plus sur ce bel Augustin, qui ne me laisse pas indifférente. Je crois bien que pour la première fois de ma vie, j'avais conscience que mon cœur battait.

Mes premières semaines dans ma famille sont pénibles et désolantes. Mes relations avec celle que j'appelle maman, que je n'ai pas vue depuis plus de dix ans, sont très tendues, même hérissées. Elle me tient à l'écart et repousse toutes tentatives de familiarités et de rapprochement. Je n'ai ni travail, ni responsabilité et ma lassitude commence à faire œuvre de découragement. Dans mes moments de solitude, il m'arrive encore de jongler avec l'idée de m'enfuir, plutôt que de traîner dans l'oisiveté un avenir à bâtir. C'est un cauchemar dont j'essaie de me réveiller.

C'est la vie de chien de Margaux, dont le dévouement est sans borne et absolu, qui me peine et m'empêche de prendre mes jambes à mon cou. C'est la santé de son esprit et de son âme qui m'inquiète. Elle manque d'assurance et est d'une

timidité malade. Sa soumission est telle, que maman n'a qu'à lever les yeux pour lui faire perdre tous ses moyens. Elle ne vit pas, elle existe. Je comprends que la santé de maman puisse demander une bonne dose de sacrifices de la part d'une fille aimante et soumise, mais je n'accepte pas qu'elle soit traitée en esclave. Son dévouement et ses sacrifices en font, à mes yeux, le symbole de l'humiliation et de la soumission. Pour moi, maman n'est rien d'autre qu'une bourgeoise paresseuse qui évite et refuse toute forme d'effort. Qu'avons-nous fait, Margaux et moi, pour mériter un tel châtiment maternel?

Mon affection pour ma grande sœur, sans trop que je le réalise, m'amène à la protéger et à essayer de la sortir de son état. Je fais ce que je crois correct pour la soustraire à son univers impitoyable. Je l'aide dans ses tâches domestiques; je la remplace aux fourneaux et je l'oblige à se reposer. Comme la présence d'Alex la revigore, je fais en sorte qu'elle le rencontre le plus souvent possible. Comme elle n'a pris le chemin des écoliers que pendant trois ou quatre ans, que ses connaissances générales sont minimales, alors je me plais à jouer à la maîtresse d'école, un relent de ma vie chez les Ursulines. Chaque soir avant de nous endormir, l'une à côté de l'autre dans notre lit, je lui traduis *Anne of Green Gables*, dans le secret dessein qu'Anne Shirley devienne son modèle.

Plus les semaines passent, plus l'harmonie et la connivence règnent entre nous. Margaux semble deviner mon désir de rencontrer papa et lorsque je veux lui parler, c'est à la poste, qui jouxte le magasin général, que je le retrouve. C'est au moment de ces rencontres furtives qu'il parle plus facilement d'Ophélie, ma mère, sans jamais parler de lui-même. Chacune de ses phrases est précédée d'un long silence et chaque mot semble

mesuré pour éviter de trop dire ou de mal dire. C'est de la naissance de Margaux dont il me parle le plus volontiers.

— *Une grossesse difficile et les douleurs atroces de l'enfantement avaient plongé Ophélie dans une torpeur qui l'avait coupée de la réalité. Son profond et absolu silence, ses yeux égarés et farouches ne laissaient pas deviner si elle berçait une peine ou une douleur. Elle ne se nourrissait plus, n'avait plus d'hygiène de vie et refusait de prendre, même de voir son petit bébé.*

Ces quelques confidences, même si je les devine cacher d'autres vérités, me font éprouver des émotions que je n'avais jamais connues. Ma totale insensibilité et mon aveuglement, mon impitoyable procès qui ne fait grâce de rien devient presque une source de honte.

Les semaines qui passent me réservent quand même de bons moments. Augustin, qui se fait voir de plus en plus souvent me courtise à la maison. Papa, pour qui les Martin sont une famille exemplaire, ne pose aucune objection et semble n'y voir que du bien. Maman qui aime bien les Martin, accueille Augustin avec contentement lorsqu'il vient frapper à notre porte. Jamais personne, depuis mon retour, n'avait réussi à lui arracher le moindre sourire. Son charme qui opère sur moi, agit aussi sur maman. C'est ainsi que les prétextes pour aller voir papa deviennent, très souvent, des escapades galantes dans la paroisse et dans les villages des alentours.

CHAPITRE TROIS

Le soleil de l'été, dont les chauds rayons s'éteignent lentement, semble vouloir témoigner de ma renaissance sous un astre favorable. Le village n'a pas encore d'école permanente. Claudia Martin, la mère d'Augustin et actuelle maîtresse d'école, est fermement résolue à ne pas reprendre la fonction en septembre. Il est vrai que le village compte peu d'enfants en âge de fréquenter l'école, mais en nombre suffisant pour offrir trois degrés scolaires en même temps. C'est à ce moment que la bonne fortune me sourit.

Je crois que c'est Augustin qui me pistonne, auprès de sa mère, pour que j'obtienne le poste d'enseignante. Il sait que pendant mes années chez les Ursulines, il m'est arrivé d'enseigner dans les basses classes.

C'est cette indication qui conduit sa mère chez le curé à sa cure de Roberval qui, à son tour, frappe à la porte des Ursulines pour vérifier les dires d'Augustin. Quelques jours plus tard, sans savoir pourquoi, je suis convoquée à une rencontre avec monsieur le curé et Claudia Martin. Après presque deux heures d'échanges, je repars avec une autorisation provisoire d'enseignement,

titularisée nouvelle maîtresse d'école. Je suis folle de joie! L'héritage des Ursulines me permet de contribuer à l'éducation scolaire des petits de mon village et aussi de m'affranchir de ma dépendance financière. Je ne suis plus une élève, je suis une enseignante.

Chez les Ursulines, je n'avais jamais vécu à proximité d'hommes, hormis l'aumônier et le jardinier. Mon ignorance d'une société d'hommes et de femmes vivant en partage, ainsi que l'absence de tous conseils de la part de maman, font que mon éducation et mon initiation à l'amour s'en trouvent fortement hypothéquées. Ma priorité est maintenant de m'adapter et chaque jour est une nouvelle aventure, tout éphémère soit-elle.

Augustin Martin est un compagnon enjoué, charmeur et passionné. Il est tout autant déterminé, hardi et ne recule devant rien. Avec le temps, notre béguin se transforme en une romance sentimentale qui me donne le vertige. C'est d'abord le récit de ses aventures chez les Voltigeurs de Québec qui me connecte à lui.

Sa vie au régiment est une épopée qui m'émerveille et je n'ai de cesse de l'entendre me la raconter, même si certains faits me laissent sceptique. Il a l'art de faire surgir et d'exposer les faits de la réalité des forces armées tel un militaire chevronné. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il m'avouera, non sans une certaine gêne, que son baratin ne visait qu'à me séduire. Il avait repris, à son bénéfice, le florilège de son mentor d'enfance.

Augustin doit son goût pour l'aventure et la vie militaire à un surintendant de la pulperie, qui aurait pris part à la campagne contre les Boers en 1899. C'est au sein d'un bataillon de Canadiens-français des Voltigeurs, qu'il se

serait battu là-bas. C'est un conteur, sûrement aussi un fabulateur, qui se plaît, les soirs d'été sur son balcon, à raconter aux jeunes garçons du village ses aventures de guerre en terre africaine. L'exotisme de la faune et de la flore, sa vie au régiment ainsi que les batailles auxquelles il aurait participé, sont autant de chroniques estivales qui nourrissent l'imagination fertile et débordante d'Augustin, qui ne se lasse pas d'agrémenter et d'embellir.

C'est à l'aube de ses vingt ans que sa soif d'indépendance et d'aventures le pousse chez les Voltigeurs. C'est à Québec, chez son oncle Ovila Chartier, qu'il dépose son polochon. Les premières semaines dans cette terre inconnue lui sont si difficiles à vivre, que son rêve de grandes aventures rentre en dormance. Il perd ses repères et les tavernes lui servent de refuges.

C'est le manque de moyens financiers, mais surtout les interventions décisives de son oncle, qui mettent de l'ordre dans la cabane. Homme d'influence, il fait jouer ses contacts pour lui dégoter un travail au Château Frontenac. Ensuite, il s'active pour qu'il soit recruté comme milicien dans l'unité des carabiniers des Voltigeurs. Bien au fait que son unité pourrait être appelée à mener des combats d'escarmouches, fournir du tir de précision et effectuer des tâches de reconnaissance le comble. De plus, la rigueur militaire, la bonne conduite du régiment et l'admiration de la population font œuvre utile et il s'impose comme une recrue-modèle.

Les jours de semaine, son boulot de groom au Château Frontenac favorise son apprentissage de l'anglais, lui fait découvrir les bonnes et belles manières et surtout, lui permet d'accumuler beaucoup de pognon. Les fins de semaine, il vit chez les

carabiniers. Mais à cette époque, la terre ne tremble pas et le Canada n'est impliqué dans aucune guerre. Son enseignement théorique c'est au manège militaire qu'il le reçoit et les escarmouches sur les Plaines d'Abraham ne l'excitent pas. Quant à sa quête d'exotisme, c'est dans les campagnes environnantes qu'il le trouve. Avec le temps, son beau rêve s'évanouit, sa désillusion est totale!

Après une année de loyaux services, à l'aube de l'échéance de son contrat de milicien, l'état-major du régiment lui propose de rejoindre les forces régulières. En lieu et place, il demande sa libération en invoquant des raisons familiales pour rentrer à Ouatouchouan. C'est ce jeune conquérant, rieur et joyeux, dont le visage n'exprime aucune désillusion, aucun désenchantement, qui m'a conquise.

CHAPITRE QUATRE

Claudia Martin avait longtemps enseigné aux enfants autour de la table de sa cuisine, mais l'augmentation exceptionnelle de la population du village ne permet plus de les rassembler autour d'un fourneau. Je suis donc une maîtresse d'école sans cuisine et sans école.

C'est monsieur Martin, assisté de mon père et du curé, qui prennent l'initiative de convaincre les autorités de la pulperie de financer l'achat des matériaux qui serviraient à la construction d'une petite école, coiffée d'un minuscule logis à l'étage pour l'institutrice, que les travailleurs de la pulperie construiraient. Mon salaire serait à coûts partagés entre les propriétaires de la pulperie, l'Église et les travailleurs, dont les revenus dépassent largement tout ce qui se gagne dans la région. C'est ainsi que le premier jour de classe, mes élèves rentrent dans une toute nouvelle école bien confortable et coquette, construite dans le bas du village, près de la voie ferrée.

Dès les premiers jours, bien que fébrile, le plaisir que me procure l'enseignement à mes six garçons, dont mon petit frère Charles et quatre filles, est soutenu. Devoir partager l'héritage des Ursulines est pour moi une source de motivation et de grande fierté. Grâce à leurs dons, je peux utiliser des livres récents et de bonne qualité, ce qui me permet de structurer un enseignement adapté aux trois niveaux scolaires. Je suis si fière et si heureuse d'enseigner aux jeunes du village, que j'en arrive même à ne plus cogiter sur mon passé.

Mais c'était sans compter sur le recenseur du gouvernement qui allait, bien candidement, souffler sur les braises. J'étais à la maison lors de son passage au village. Comme je ne connaissais rien d'un recensement des citoyens du pays, le seul que je connais étant celui de Joseph et Marie, je me fais discrète dans la cuisine, afin d'entendre ce qui se dit au salon. Contre toute attente, ce simple désir d'apprendre et de connaître des choses nouvelles, allait donner raison à sœur Sainte-Lucie qui m'avait souvent répété que « *la trop grande curiosité est un défaut qui peut blesser* ».

Le recenseur, dont le nom m'échappe, est un ami de longue date de papa, qui est cependant absent au moment de sa visite. Ils étaient voisins à l'époque où mes parents se sont mariés. Il se souvenait que sa femme, sage-femme au village, lui avait dit que l'accouchement de Margaux avait été laborieux et pénible et que maman avait failli en mourir, tout comme Margaux qui était restée sans respirer pendant plusieurs secondes.

Maman est ravie de le recevoir et est très volubile. Elle s'intéresse à sa femme et à ses enfants, le questionne sur Métabetchouan et ses habitants et se montre, elle aussi, curieuse sur le recensement. De son côté, il bat le rappel de ses souvenirs, s'intéresse à la santé de maman et la questionne à propos de Léon et de la petite Margaux. C'est la première fois que je vois, que j'entends maman s'intéresser à autre chose qu'à elle-même et démontrer un certain enthousiasme.

Les civilités terminées, au moment où la porte commence à se refermer derrière lui, le visiteur se retourne et lance à maman une sentence à jamais mémorable.

— *Dites-moi Ophélie, avez-vous revu la petite indienne, Alisha je crois, et son bébé à naître, après que vous l'ayez chassée en raison de sa grossesse illégitime?*

Maman a un coup de sang, elle perd la voix et lui claque la porte au nez au moment même où je me pointe dans le petit salon. Je ne sais trop quoi dire, quoi faire. Maman a les poings fermés, les dents serrées de rage et elle me regarde les yeux exorbités. Sa colère est telle que je choisis de quitter le salon sans dire un mot, mais pas avant d'avoir entendu son trop-plein de fiel.

— *Je ne l'ai jamais revue et j'avais souhaité ne jamais te revoir. Si tu es à nouveau ici, c'est contre ma volonté!*

Mon cœur palpite, l'émotion m'étrangle et je stoppe. Je fais volte-face, je regarde maman droit dans les yeux.

— Dites maman, ne croyez-vous pas que le temps est venu de me dire, de tout me dire. N'ai-je pas droit à la vérité maman?

— *Ne m'appelle plus maman, je ne suis pas ta mère, tu n'es pas ma fille. Tu n'es rien d'autre qu'une...*

Hors d'elle au sortir d'un silence de mort, en blasphémant contre le ciel, elle crache ses dernières gouttes de venin.

— *Si tu veux en savoir plus à propos de cette pauvre idiote, cette chienne bâtarde d'Indienne, demande à ton père.*

Lorsque j'ouvre les yeux, Margaux qui sanglote me soutient. Maman n'est plus au salon.

La colère et le désespoir de maman venaient de me sortir une fois pour toutes de sa vie, en plus de me flanquer à la porte. Je ne comprends pas toute la portée de ce que je venais d'entendre, mais suffisamment pour avoir la certitude d'être, d'avoir été le ferment de la haine implacable qui règne et qui dicte les relations entre les membres de la famille. Le lendemain, aidée par Augustin, j'emménage dans le petit logis qui m'est destiné à l'étage de l'école. Certes, quitter la maison me libère d'un désagréable inconfort, mais je suis surtout profondément chagrinée d'abandonner Margaux aux mains d'une marâtre.

CHAPITRE CINQ

La première nuit dans ma retraite est horrible et angoissante. Un silence d'outre-tombe plane au-dessus de mon lit. Habitée aux chuintements de la vie dans les dortoirs du pensionnat, le calme et la clausturation dans la mansarde de l'institutrice me paralysent. Jamais ne me suis-je sentie aussi seule, aussi isolée que dans cette profonde nuit d'encre.

C'est la réplique inachevée de maman qui tourbillonne sans cesse dans ma tête. « *Ne m'appelle plus maman, je ne suis pas ta mère, tu n'es pas ma fille. Tu n'es rien d'autre qu'une...* » Je cherche, en gémissant, une signification à cette charge explosive et, pendant que les heures fuient, je cultive ma colère et mon ressentiment.

Encore enfant, pour des raisons toujours obscures, mon père m'avait abandonnée sur le seuil du bonheur. Une décennie plus tard, ce sont les Ursulines, à leur tour, qui m'envoient m'égarer dans un dédale d'incertitudes et de contradictions. Je hurle ma révolte contre maman et papa qui

n'ont pas le courage de me dire; contre les Ursulines qui m'ont contrainte à prendre une décision et, contre moi qui aurais dû choisir de rentrer dans le doux cocon du noviciat.

Au lever du jour, je suis épuisée, je peine à sortir du lit. Après avoir hurlé contre Dieu, pour ensuite lui demander de me pardonner, c'est dans la prière que je me réfugie. En ce premier dimanche de ma troisième vie, je reste tapie dans ma cachette. Ma détresse est si profonde que, pour la première fois de ma vie, je n'assiste pas à la messe dominicale.

C'est en fin d'après-midi qu'Augustin frappe discrètement à ma porte. Mon âme en détresse et mon visage raviné par les larmes le laissent sans voix, il est ahuri. Je me souviens avoir été enlacée tendrement, ramenée doucement à mon lit sur le bord duquel il s'est assis sans rien dire. J'ai longuement pleuré et j'ai sombré dans un profond sommeil.

Au réveil, Augustin n'est plus à mes côtés. Sur la table de nuit, un billet donne un coup de fouet à tout mon être.

*Tu n'es pas seule ma Julia. Je suis avec toi et
même si je ne sais pas en quoi, ni comment mais
je suis près de toi pour te soutenir. Au cas où tu ne
l'aurais pas encore deviné, je t'aime.*

Augustin

C'est la vision de mon visage torturé et mon allure négligée qui me ramènent à la réalité de mes devoirs et obligations. Dès que mes mignons petits choux se pointent dans la salle de classe, les pensées noires que mon âme éprouve sont prestement chassées et, grâce à eux, je retombe sur mes pieds.

En aucun temps, au cours de cette première semaine, je ne me suis aventurée à l'extérieur de mon refuge. Envahie par une soudaine lâcheté, je ressens un obscur besoin de nier tout ce que la vérité me réserve. Je ne sais plus si c'est le sous-entendu du désespoir de maman, ou encore sa violence, qui m'a troublée et apeurée. Pendant plus de dix ans j'ai questionné, je voulais savoir, tout savoir, mais la violente charge de maman venait de réveiller mes doutes. Est-ce que j'allais découvrir des vérités ardentes qui me bouleverseraient ou des cadavres de vérités qui m'anéantiraient.

Les deux premières semaines, isolée et loin des miens, sont salvatrices. Ce sont d'abord mes petits qui mettent du baume sur mes écorchures familiales. Ils sont joyeux, ils sont turbulents et mordent dans leurs jeunes vies. Chaque matin, en descendant dans la salle de classe, je ne me reconnais plus le droit de ne penser qu'à moi, alors que j'ai tant à leur donner.

Il y a aussi les visites journalières d'Augustin avec qui je commence à partager mes états d'âme. Il me garde en contact avec la réalité de la vie au village et, grâce à la complicité de son frère Alex, je suis informée sur ce qui se dit, surtout sur ce qui se trame dans ma famille. Pour taire d'hypothétiques rumeurs sur les raisons de mon déménagement, Augustin raconte, à qui s'en informe, que j'ai déménagé pour faciliter ma prise en charge de l'école et l'apprentissage de mon enseignement.

Il m'aura fallu attendre bien du temps avant que papa me fasse savoir, grâce à Alex et Augustin, son désir de m'expliquer les raisons de la colère de maman. Alex me raconte qu'à chacune de ses visites, maman reste claustrée dans sa chambre et qu'il ne

l'a pas revue depuis mon départ de la maison. Mais c'est surtout le fait d'apprendre que le visage de Margaux se referme, qu'il n'exprime plus rien, qu'elle se nourrit à peine et que ses forces défont de jour en jour, qui met mes sens en éveil. Mon arrivée lui avait fait prendre goût à la vie et voilà que mon égoïsme le lui retire.

Ce n'est que le troisième samedi, depuis le jour fatidique de mon départ, que l'écho de mon besoin d'en apprendre encore plus me revient. L'été indien se montrant chaleureux, il fallait que je m'évade avant que ma propre santé psychologique défaille à son tour. Augustin et moi étions allés nous balader à Chambord, le village voisin, pour y rencontrer ses amis à qui il voulait me présenter. C'est au retour que la Providence me tend la main. Dans les marches de l'école, Alex nous attend avec son sourire blagueur et me tend un billet.

*Julia, en raison de la rapide détérioration de
la santé d'Ophélie, nous prenons le train
dimanche pour la reconduire chez sa sœur afin
qu'elle s'y repose. Elle devrait y demeurer pour
trois à quatre semaines. Je serai de retour
mercredi. Léon et Alex veilleront sur Margaux et
les garçons durant mon absence.*

Papa

Mes ailes qui se déploient, à la seule pensée de revoir Margaux, font s'envoler le vague à l'âme des dernières semaines. Dès le lever du soleil je surveille, de ma fenêtre, le passage de l'attelage conduit par papa. Aussitôt passé, je cours à fond de train en direction de la résidence familiale. Arrivée à sa hauteur,

haletante et émue, j'aperçois Augustin, Alex, mes trois frères et Margaux, en rang serré sur la véranda qui m'accueillent avec une joie exubérante, non feinte. Tout aussi guillerette, je les rejoins pour enlacer Margaux qui me retient, telle une enfant qui cherche la protection de sa mère. Plus rien ne compte, plus de colère, plus de ressentiment, seule une nouvelle crue inonde nos yeux. Nous restons ainsi, tendrement unies, en goûtant ces doux instants de larmes sur nous-mêmes, avant d'être secouées par de joyeux fous rires.

Chacun dans la maison semble résolu au petit bonheur. Augustin excite l'esprit des garçons avec ses pseudos-aventures de guerres, alors qu'Alex les défie à de joyeuses foires d'empoignes et les jeux de cartes, de dames et d'échecs sont sortis des armoires. En soirée, au piano, je bats la mesure de la nouvelle chorale. Un effluve de douce folie embaume la maison.

Au lever, je constate que la mine de Margaux se rembrunit et que la tristesse farde son visage. Elle sait que je dois me rendre à l'école et qu'Augustin prendra la direction de la pulperie. Heureusement Alex, qui ne travaille qu'en soirée, reste à ses côtés pour veiller sur elle et sur mes frères. C'est aussi grâce à lui que la tension tombe. Ils allaient nous accompagner jusqu'à l'école et reviendraient nous chercher à la fin des classes. Juste à observer le non verbal de Margaux, je sais que je devrai répondre à bien des questions à mon retour. J'aime cette fille, j'aime cette sœur que je connais depuis peu et pourtant, plus que jamais, je me sens investie d'une responsabilité

pour la sortir de son état. Des fautes passées peuvent être un malheur tant pour la protégée que pour la protectrice.

En fin de journée, c'est à mon tour de les voir s'approcher de l'école et prestement, je me plante sur le balcon pour les accueillir. Elle me voit, je la sens calme et joyeuse et à nouveau, c'est une belle étreinte avant de remonter vers la maison. Elle me tient la main et Alex, qui bataille avec Charles, s'amuse à nos dépens. Bon Dieu que c'est bon d'aimer!

— *Pourquoi maman est-elle fâchée contre toi? Pourquoi tu ne dors plus ici? Vas-tu revenir? Vas-tu toujours rester avec nous? Vas-tu retourner chez les sœurs à Roberval? Aimes-tu Augustin? Moi j'aime Alex! As-tu embrassé Augustin? Moi Alex m'a embrassée!*

Je fais signe à Augustin et Alex d'amener les garçons dehors pour une heure ou deux, puis je prends sur moi de fournir à Margaux des explications simples, en prenant grand soin de ne pas générer l'inquiétude ou l'espoir. Des réponses à certaines questions que je me pose depuis plus de dix ans, pour lesquelles je n'ai toujours pas de répliques. Je suis tout aussi inquiète et anxieuse que Margaux, craignant, tout comme elle, d'être laissée pour compte sur le bord de la route.

L'époque des faux-fuyants, des demi-vérités et des sous-entendus est révolue. Le moment de connaître tous les faits, tous les épisodes du passé de notre famille, surtout ceux qui me touchent directement, est arrivé.

CHAPITRE SIX

Au retour de papa, c'est à Charles que je demande de lui remettre une lettre. Des mots qui souhaitent qu'Ophélie retrouve la santé et racontent tout le plaisir et toute la satisfaction que me procure mon rôle d'institutrice. Ce sont cependant les mots qui insistent sur l'urgence et l'importance d'une rencontre qui me torturent les entrailles. Je prends grand soin d'ajouter qu'un père n'a pas à confesser son passé à sa fille, mais que j'ai le droit de savoir, de tout savoir sur mon passé, de ma naissance à aujourd'hui. Dès le lendemain, Charles rapporte la réponse qui confirme que papa viendrait me rencontrer à l'école, dans deux jours.

C'est un père ivre qui se présente. Je ne l'avais jamais vu consommer d'alcools et sa condition me décontenance totalement. Je le regarde, bien en face, avec des yeux de braise suppliants, alors que les siens m'interrogent. Puis, tout de go, sans rien dire, il fond en larmes. Cette vérité autour de laquelle je sèche d'impatience depuis tant d'années allait devoir encore attendre. Contre mauvaise fortune bon cœur, ce premier tête-à-tête père

filles ne porte que sur des banalités du quotidien. En quittant, les vapeurs d'alcool dissipées, il m'assure qu'il n'allait plus se défilier. Que dès notre prochaine rencontre, il remonterait dans le temps avec toute la franchise dont il est capable, même si elle doit être cruelle.

Dès le lendemain après-midi, alors que je ne pensais pas recevoir sa visite avant plusieurs jours, papa se présente à ma porte. Bien mis, bien rasé, sobre et malgré un inconfort évident, il est chaleureux. Après des excuses bien senties sur le rendez-vous raté de la veille, il ajoute qu'il est franchement décidé à tout me raconter, fort heureux que ça se fasse à l'école pour éviter que l'écho de nos discussions franchisse les murs de la maison.

Sa profonde tristesse et ses émotions me chagrinent, surtout que je ne me reconnais pas le droit de le pourchasser jusque dans ses derniers retranchements. Mais voilà, maman avait ouvert une boîte de Pandore en me retirant le droit de l'appeler maman, en me dépouillant de mon titre de fille et en crachant sa rage sur la chienne bâtarde. C'est l'évocation de ce poignant épisode, lourd d'accusations et de sous-entendus, qui devient l'amorce des confidences de papa.

— *J'avais vingt-deux ans lorsque j'ai épousé Ophélie. À l'époque, elle était particulièrement secrète et réservée. Introvertie, souvent angoissée, elle avait peur de tout. Je l'aimais et l'idée de vivre avec les ennuis de sa condition ne m'effrayait pas du tout. Plus âgé qu'elle, j'étais confiant de pouvoir la soutenir et compenser pour sa perpétuelle fatigue, ses épisodes de crises d'anxiété et, ce que je devais découvrir plus tard, ses convulsions*

du grand mal¹. C'est onze mois après notre mariage et une grossesse sans histoire que Léon voit le jour. Mais ce n'est que dans les mois suivants que je prends pleinement conscience qu'Ophélie n'a pas la capacité psychologique nécessaire pour affronter les réalités et les difficultés de la vie. Elle fuit les affrontements et se replie sur elle-même à la moindre contradiction.

— Puis la cigogne est venue nous apporter un deuxième enfant alors que Léon ne babille pas encore, à peine gazouille-t-il. C'est à partir de ce moment que l'angoisse et les insomnies la rattrapent comme jamais, les choses ne vont plus. Dès la naissance de Margaux elle peine à s'en occuper. Elle est de plus en plus déprimée et elle refuse toutes formes de relations sexuelles. J'essaie bien de compenser pour les soins à ton frère, mais mon travail ne me laisse pas tout le loisir pour le faire. C'est une situation qui m'inquiète au plus haut point et je sais que je dois, sans tarder, embaucher une aide domestique. À cette époque, j'opère le magasin général de Métabetchouan et la prospérité du village amène de plus en plus de représentants de commerce. C'est l'arrivée d'un démarcheur, peu ordinaire, qui allait jouer un rôle dominant dans notre giron familial.

— Margaux avait environ six mois lorsque Bernard Hervieux, un Montagnais² de la réserve de Pointe-Bleue, s'arrête au magasin pour me proposer l'achat du fruit de sa chasse et de

¹ Le « grand mal », est connu aujourd'hui comme étant l'épilepsie.

² Le nom « **Innus** » fut officiellement adopté en 1990 remplaçant le terme « **Montagnais** » donné par les premiers explorateurs français.

sa pêche. Il est affable, plaisant, agréable et s'exprime avec aisance. Rapidement, sans que je sois en mesure d'en comprendre la raison, notre complicité est si naturelle, qu'il me fait une proposition qui s'avère être attrayante dans ma condition.

— Il dit être le père d'une fille qui habite avec lui sur la réserve et dont l'âge, il ne sait pas trop, est de 16 ou 17 ans. Sa condition de trappeur et de chasseur ne lui permet pas de s'en occuper adéquatement. C'est pourquoi il recherche une famille d'accueil pour Alisha-Louise. Il me propose de prendre la jeune Montagnaise comme aide-ménagère, moyennant chambre et pension. Il demande aussi que je lui remette une somme de cent dollars pour ses affaires et besoins personnels. Cette offre me séduit et je lui donne rendez-vous, quelques jours plus tard, pour présenter Alisha-Louise à Ophélie.

— Leur passage à la maison est cordial et empreint de chaleur. Alisha-Louise jette son dévolu sur Léon. Ophélie, effarouchée par la présence de l'imposant apollon, trouve la jeune fille correcte et accepte de la prendre à notre service. C'est comme cela qu'Alisha-Louise Hervieux se fait une place dans notre vie. Il est vrai que cette entente me permet de déposer mon fardeau, tout en insinuant le doute dans mon esprit. Je ne sais plus si je viens d'acheter à bon prix une esclave, ou aider un père à doré la vie de sa fille. Je suis soudainement envahi par un fort pressentiment, mais quand le vin est tiré, il faut le boire.

Ces premières révélations, je le sens, lui nouent la gorge. À nouveau ses yeux s'embrument, les miens aussi et, je ne crois pas charitable de lui demander de poursuivre. Déjà, je sais

qui est cette fille et d'où elle vient. Quoique encore nébuleuses, je commence à deviner ce que me réservent les prochaines révélations. C'est avec un profond soupir de satisfaction que papa accepte de reporter au lendemain notre marche dans le passé.

Alex et Augustin, qui savent ce qui se trame à l'école, sont désignés pour surveiller la maisonnée. Alex, à n'en pas douter, y trouve son compte, pendant qu'Augustin se porte volontaire. Nous sommes samedi lorsque papa frappe de nouveau à ma porte. Je me prépare à vivre une journée pleine de rebondissements, aux conséquences insoupçonnées. Même si je ne connais peu, voire presque rien des choses de la vie, mon cœur est accessible à la compassion et le pardon guide mon esprit.

J'ai le sentiment que ses dernières révélations n'auront été que le prélude à d'autres, qui risquent de dévoiler des secrets d'une vie intime et cachée. Ses mains qui tremblent, la sueur qui perle sur son front et son teint blafard ne peuvent mentir. Ses premiers mots, de sa voie chevrotante, sont quasi inaudibles.

— *Tel que je crois te l'avoir déjà dit, la grossesse difficile de notre deuxième enfant et les douleurs atroces de l'enfantement de Margaux avaient plongé Ophélie dans une torpeur résignée, qui l'isolait de tout et l'éloignait de moi un peu plus chaque jour. Je m'étais pourtant juré de la soutenir contre vents et marées et, me voilà pénétré de mon incapacité à la rejoindre dans son monde. Je vis la solitude des exclus et la totale indifférence d'Ophélie m'afflige plus que tout. Mes nuits sont toujours agitées, souvent sans sommeil, alors que l'obscurité est un refuge pour y éteindre mes désirs charnels.*

— *Dans les ombres d'une nuit, alors que j'errais dans la maison, je distingue une silhouette qui se projette sur le mur. C'est celle d'Alisha-Louise qui me surprend dans ma nudité et me sourit, comme pour me dire qu'elle comprend. Sa robe de nuit au plancher, elle est émouvante et sensuelle. Elle s'avance, m'enlace et s'offre à moi de toute sa fraîcheur juvénile. Mes pulsions sexuelles et mon désir, à la fois ardent et désespéré, me poussent dans la douce chaleur de sa couche.*

Il est éprouvant pour un père de confesser son péché de luxure à sa fille, et ça l'est tout autant pour elle de recevoir cette confession. Après une longue pause, papa continue sur sa lancée.

— *Au lever, Alisha-Louise reprend son rôle de domestique avec dignité. Aucun signal, aucun inconfort, aucune nervosité ne trahissent cette nuit qui ne connaîtra jamais de réplique. Fort heureusement, les mois suivants sont bénis des dieux. Ophélie prend du mieux, beaucoup de mieux; elle est de plus en plus présente auprès de Léon et Margaux.*

— *Sans se douter qu'Alisha-Louise nous ménageait une surprise de taille, Ophélie me fait remarquer que la petite a grossi et, que ses nouvelles rondeurs portent les signes évidents d'une grossesse avancée. C'est après quelques jours d'une surveillance rapprochée et convaincue qu'elle est enceinte, qu'Ophélie décide de la confronter et de la mettre au pied du mur. Soumise à un interrogatoire serré, Alisha-Louise reste évasive et fuyante. Les quand, les où et les qui, n'ont comme seule réponse des haussements d'épaules. Elle l'interroge sans relâche pendant des heures, mais sans succès.*

— Irritée par l'attitude de la petite, Ophélie entre dans des fureurs inexprimables et la menace de sévices corporels, de privations et de renvoi immédiat. Au moment où elle s'avance pour la frapper au visage, je m'interpose, décidé à balancer la vérité. Alisha-Louise, qui est restée stoïque face à l'agression, ne bouge pas. Surprise, Ophélie explose et exige que je la flanque à la porte immédiatement. Elle hurle qu'elle ne peut accepter qu'une sale putain d'Indienne vive plus longtemps sous notre toit et elle monte à la chambre.

— Je suis devant celle à qui j'ai fait l'amour et qui allait me faire père pour une troisième fois. Je la contemple tendrement, tout en essayant de comprendre pourquoi Ophélie la couvre d'un tel mépris, alors que ma possible luxure n'est même pas invoquée. Je ne comprends surtout pas ce qui a incité Alisha-Louise, lors de cette malheureuse nuit, à s'offrir à moi dans le silence total et surtout, pourquoi j'ai laissé mon sexe dominer mes sentiments? Une chose est certaine cependant, je reconnais que cet enfant adultérin est le mien et qu'il doit, comme son frère et sa sœur, avoir un avenir. Il ne doit jamais être victime d'ostracisme en raison de l'égarement d'un homme qui avait besoin de réconfort et d'une jeune fille qui, vraisemblablement, pensait contribuer à lui redonner la joie d'être.

— Ophélie, qui se targue d'être une bonne chrétienne, n'a pas de défense contre mon appel à la charité. En aucun moment, pendant nos discussions, fait-elle une quelconque allusion ou insinuation sur mon rôle dans l'origine de ce drame. Elle ne fait aucun rapprochement entre Alisha-Louise

et moi. Même si la honte me tenaille, mon visage froid et imperturbable ne me trahit pas. Après des heures de discussion, je réussis à convaincre Ophélie de me donner le temps de me rendre à Pointe-Bleue pour y rencontrer Bernard Hervieux et décider, avec lui, de ce qu'il faut faire dans ces circonstances. Je m'empresse de rassurer Alisha-Louise et surtout lui dire que jamais je n'allais l'abandonner dans sa condition. Elle comprend qu'elle ne pourra plus vivre avec nous et je lui répète de me faire confiance quant à la suite des choses.

— Il m'arrive encore de revivre, en pensée, cette folle nuit pour essayer de comprendre ce qui peut avoir amené Alisha-Louise à prendre soin de mon âme et de mon corps. Elle dégageait un tel parfum de chasteté et de vertu, que cette fille de la nature, toujours vierge j'en suis certain, s'est donnée par amour de la vie et non par débauche. Ta mère n'était pas une idiote, encore moins une chienne bâtarde, elle a été une femme de cœur.

Les faits de la vérité me font réaliser que ma quête et la connaissance de ces mêmes vérités sont des mondes aux regards bien différents. Mes recherches et mon imagination fertile me ramènent dans le passé, alors que sa connaissance me projette dans un avenir qui me suivra la vie entière. C'est ma nouvelle réalité sociale qui pose un ensemble de questions que je vais devoir affronter. D'un côté il y a une mère, Alisha-Louise, une Montagnaise que je ne connaîtrai probablement jamais et de l'autre, Ophélie une femme qui semble haïr les Indiens et qui exige mon éviction.

Pour papa, tout comme pour moi, les derniers jours et surtout les derniers moments sont épuisants. Nous savons, tous les deux, que tout n'a pas encore été dit et qu'il reste encore beaucoup à dire. Comme Ophélie n'est pas attendue avant quelques semaines encore, nous convenons de reporter notre prochaine rencontre. Au moment de quitter, contre toute attente, papa me tend les bras comme s'il implorait mon pardon, un geste qui me touche et que je n'ai pas le droit de repousser.

C'est par l'indiscrétion d'un officiel, quelques mois après mon retour à la maison, que la lumière naturelle de ma naissance m'avait été révélée. Aujourd'hui, c'est la vérité qui se cachait dans un sombre puits qui m'est dévoilée, mais mon esprit n'est pas pour autant dupe de mon âme ni de mon cœur. La curiosité n'est ni un vice ni un vilain défaut et j'éprouve toujours cet irrésistible besoin de tout connaître sur mes antécédents.

CHAPITRE SEPT

Le retour d'Ophélie m'interdit toute envie de retourner vivre à la maison, même si la santé mentale et la subordination de Margaux m'inquiètent toujours. Heureusement, il y a Charles sur qui je peux compter pour me dire ce qui se passe sur la rue Saint-Georges. Il y a aussi Alex qui me renseigne par la bouche d'Augustin et papa, avec qui j'entretiens de bonnes relations lorsque je me rends à la poste.

J'en sais maintenant beaucoup plus sur mes origines, mais plusieurs réponses à mes questions doivent encore m'être révélées. Que s'est-il passé lorsque Alisha-Louise a été chassée de la maison? Où s'est-elle réfugiée et où suis-je née? Est-elle retournée vivre sur la réserve indienne de Pointe-Bleue? Est-elle toujours vivante? Comment papa est-il devenu mon tuteur, mon père légal?

Après quelques semaines d'un silence absolu, je rapplique auprès de papa pour qu'il consente à m'en dire davantage. À ma grande surprise, il se dit disposé à tout révéler sans être arrêté par une quelconque prudence, par aucun scrupule.

Comme il doit se rendre au Saguenay pour affaires personnelles, il me propose de l'y accompagner. Nous pourrions, pendant le voyage ainsi qu'à l'auberge en soirée, prendre tout le temps pour faire un retour dans le passé. C'est sur cet arrangement plein de promesses que, quelques semaines plus tard, nous prenons le train en direction de Jonquière. C'est Claudia Martin, la mère d'Augustin, qui me remplace à l'école.

Je sens que l'embarras de sa confession initiale, à un moindre degré, est aussi du voyage. À peine le chef du train a-t-il donné le signal du départ que je prends sur moi de rompre le silence qui trouble nos regards. Je fais les questions et les réponses.

— Tu m'as dit, papa, que tu n'as jamais hésité à me reconnaître comme ta fille légitime et que, comme mon frère et ma sœur, j'aurais un nom et un avenir et que je ne serais jamais victime d'ostracisme, parce que la chair avait été faible. Tu as réalisé toutes tes promesses, tu as tenu parole. Tu t'es occupé de moi pendant plus de dix-huit ans, malgré les limitations et les interdits de ta réalité familiale et matrimoniale. Mais plus que tout, tu m'as confiée aux bons soins des Ursulines, qui elles, m'ont traitée comme une enfant de la maison et m'ont donné une éducation et une instruction qui sont au-delà de ce que toute jeune fille peut espérer.

— Il y a cette nuit où tu as connu Alisha-Louise chamelement. Certes, ta chair a été faible mais ton esprit est resté fort en ne la prenant pas de force. Je te crois sincère quand tu me dis que la petite Montagnaise s'est donnée à toi par compassion et, non pas par luxure. C'est pour cette raison et pour le portrait

moral que tu m'en as fait, qu'aujourd'hui j'aime cette femme que j'appellerai dorénavant maman, même si je ne la connaîtrai probablement jamais. Je sais maintenant que tu es un homme de parole, que le serment prononcé le jour de ton mariage sera honoré par amour pour Ophélie et non par obligation. C'est pour toutes ces raisons que je t'aime.

Papa regarde par la fenêtre, qui trahit ses larmes qui coulent à flots, la forêt qui s'ouvre au passage du train.

— Ne doute jamais, papa, que j'ai été et que je suis toujours une fille heureuse, même si les derniers mois ont été difficiles pour nous deux. Ce n'est pas parce que la curiosité m'a poussée à vouloir tout savoir, tout comprendre, que je suis pour autant malheureuse. Mon esprit était curieux, il l'est toujours d'ailleurs, et rentrait en ébullition lorsque je revenais d'une sortie chez des amies externes. Je voulais savoir, comprendre pourquoi mes amies avaient un père et une mère, avec qui elles habitaient, alors que ça semblait m'être défendu. Je ne comprenais tout simplement pas.

Le silence qui coiffe mes paroles est plus éloquent que tout. Les paupières mi-closes, la bouche entr'ouverte, papa me sourit tendrement. La tension de nos rapports et de nos échanges des derniers mois vient de tomber. Tel le coup de sifflet de l'arbitre, celui du chef de train rompt le silence.

— *Tel que je te l'ai déjà dit Julia, j'ai réussi à convaincre Ophélie de reporter l'éviction d'Alisha-Louise après mon retour de Pointe-Bleue. Mais ma période de grâce a été de courte durée. Dès le lendemain, Ophélie a exigé qu'elle parte sur-le-champ. Je ne savais pas, je ne savais plus quoi faire!*

— *C'est finalement chez les Martin que j'ai trouvé ma planche de salut. Nos familles sont amies depuis l'époque où nous vivions à Saint-François-de-Sales. Nous nous sommes connus et mariés là-bas, avant de nous installer à Métabetchouan, moi comme responsable du magasin général et Félix au service de la société du chemin de fer qui assure la liaison entre la ville de Québec et le Saguenay.*

J'ai pris le risque de demander à Félix et Claudia, après leur avoir presque tout dit sur le drame qui se vivait dans notre famille, s'ils accepteraient d'héberger Alisha-Louise le temps de me permettre de trouver une solution. Leur accord a été instantané et dans les heures qui ont suivi, Alisha-Louise a emménagé chez eux.

Apprendre que les Martin, possiblement même Augustin, savent tout sur mon passé me choque et m'oblige à demander à papa ce que « *presque tout dit sur le drame* » veut dire. L'expression de mon visage ne peut masquer ma surprise !

— *Les Martin ne savent toujours pas que je suis ton vrai père. Quant à leurs enfants, dont Augustin, ils sont dans l'ignorance.*

Après avoir regagné mon calme et que le feu sur mes joues se soit éteint, papa reprend le retour sur ce passage de sa vie.

— *Une dizaine de jours plus tard, je me suis rendu à Pointe-Bleue avec la ferme intention de chercher et surtout trouver un dénouement respectueux et sécuritaire pour Alisha-Louise et son bébé, toi Julia, ainsi qu'un arrangement financier pour Bernard Hervieux, si nécessaire.*

Sur la réserve, les réponses à mes questions sur Bernard Hervieux ne m'éclairent en rien. Un haussement d'épaules, un

« connais pas », des rictus à la fois moqueurs et inquiets et ils se plaisent à me renvoyer de Caïphe à Pilate. Il ne semble pas connu sur la réserve, mais j'ai quand même l'impression d'être au cœur d'une intrigue.

Désabusé et inquiet, au moment où je me prépare à quitter la réserve, une aînée montagnaise s'approche en me disant, qu'à quelques reprises, elle a croisé et parlé à Bernard Hervieux ainsi qu'à l'une des trois filles.

Ce que j'en sais, me dit-elle, ce que j'en comprends, c'est que Bernard Hervieux est un Montagnais de la Côte-Nord. Lorsqu'il est arrivé ici avec trois jeunes filles, une Blanche et deux Montagnaises, il s'est installé à l'orée de la réserve. Très discret, très réservé, je ne crois pas qu'il ait parlé à quiconque sur la réserve. Tout au plus, on pouvait les apercevoir au loin, cueillant des petits fruits, pêchant et durant la seule saison d'automne où il a habité dans la région, il s'est fait chasseur.

Il a vécu dans notre village pendant huit ou neuf mois. C'est son mode de vie et son existence recluse qui ont attiré mon attention et piqué ma curiosité. Malgré tout, je ne sais toujours pas pourquoi il est venu chez nous! Pourquoi il est resté loin de nous, loin de tout! La seule chose que je sache vraiment, c'est qu'il est arrivé sur notre territoire accompagné de trois filles; puis il en est resté que deux et lorsqu'il a fait ses paquetages pour s'en aller je ne sais où, il n'en restait qu'une seule. C'est ce que je voulais vous dire, rien de plus, rien de moins.

Les dernières révélations de la Montagnaise m'émeuvent fortement. Une émotion probablement aussi brutale que celle

que papa a pu ressentir à l'époque, lui qui se prépare à en partager la signification avec moi.

Nous venons à peine de quitter Ouiatchouan que je suis frappée par deux ondes de choc. Certes, je ne suis pas redevable du passé des autres, surtout pas de leurs actes, mais j'appréhende quand même la punition que la curiosité peut me réserver.

— *Volontairement ou non, la Montagnaise venait de donner un coup de pied dans un nid de fourmis.*

Sur le chemin du retour, je me suis arrêté dans une taverne et j'ai bu un bon coup, un coup de trop. Je ne vois pas de solution définitive et exclusive, je ne sais pas quoi faire et je ne veux surtout pas laisser Alisha-Louise aux bons soins des Martin. Je suis tout autant secoué par les propos de la vieille femme sur les filles Hervieux. À n'en pas douter Alisha-Louise est l'une de ces filles. S'il s'avère qu'elle est l'une d'elles, il se peut qu'elle soit la fille d'Hervieux, dans le cas contraire, c'est la jeune Blanche et n'est donc ni Montagnaise ni sa fille.

La vapeur des alcools aidant, je sombre en plein mélodrame. Je me vois accusé d'enlèvement d'enfant, d'avoir acheté une fille pour servir d'esclave domestique; pire encore, d'avoir asservi une jeune esclave sexuelle. Au lever du jour, après une nuit en vadrouille, je suis rentré à la maison, après être passé chez les Martin.

Ce sont les souvenirs de sa visite chez les Martin, dès son retour de Pointe-Bleue, qui apporte la surprise et le trouble dans une situation toujours obscure.

Les révélations de la Montagnaise les ont eux aussi secoués mais, selon papa, ils sont de bon conseil. C'est d'abord Félix qui le met en garde, il lui conseille d'abandonner toute intention de partir en chasse pour débusquer Bernard Hervieux. Se rendre sur la Côte-Nord sans le moindre indice, sans savoir s'il s'y trouve, ne pourrait qu'alerter la population et éventuellement rouvrir un dossier de rapt d'enfants, auquel il ne manquerait pas d'être associé et soumis à la vindicte populaire. Que même lavé de tous soupçons, sa notoriété et celle de sa famille seraient mises à mal. Qu'il serait toujours temps de se rapporter aux autorités s'il advenait qu'une hypothétique enquête de police remonte jusqu'à Pointe-Bleue et Métabetchouan. Toujours selon Félix, son unique et pressant devoir est de faire en sorte que la petite se retrouve dans un milieu sain, afin de donner naissance à son bébé en toute quiétude et que lui et Claudia allaient l'aider en ce sens.

De son côté, Claudia qui est restée discrète, prête l'oreille sans trop intervenir. Puis d'autorité, après s'être assuré qu'Alisha-Louise et les deux garçons dorment toujours à l'étage, elle ajoute au doute que la Montagnaise avait semé.

— *Depuis quelques semaines, je prends soin d'Alisha-Louise comme ma fille. C'est une enfant charmante et attachante qui s'épanouit dans sa condition et qui sait se faire aimer. Elle ne demande rien, mange tout ce qui lui tombe sous la main, amuse Alex et Augustin comme une vraie mère et ne cherche qu'à se rendre utile malgré une grossesse de six ou sept mois, qui est de plus en plus évidente et lourde à porter.*

Il y a quelques jours, je l'ai aperçue dans sa plus gracieuse nudité. D'abord, je dois vous dire que malgré son embonpoint et ses nouvelles courbes, cette petite a bel et bien seize ou dix-sept ans; qu'elle n'a pas la complexion vigoureuse des Montagnaises; que ses yeux ne sont pas bridés et surtout que la pigmentation de sa peau est bien trop claire pour être Montagnaise.

Une dernière observation est venue anesthésier mon scepticisme. Elle n'est pas porteuse de la tache caractéristique, la tache bleue, qui apparaît au bas du dos de tous les Indiens.

Je vous dis qu'Alisha-Louise Hervieux, malgré son nom, n'est pas une Montagnaise mais une Blanche pure laine.

Les révélations des dernières semaines viennent de me ranger chez les caméléons. Pendant toute ma vie chez les Ursulines j'étais Blanche, pour ensuite devenir une Montagnaise dans la foulée des premières révélations de papa. Aujourd'hui, je redeviens une Blanche. Jonquière va-t-elle me transformer une fois de plus ?

Au moment où le train s'arrête en gare pour y descendre, papa a le temps de me confirmer que les Martin ont joué un grand et merveilleux rôle dans nos vies et qu'en soirée, il allait me raconter comment.

CHAPITRE HUIT

Papa m'a parlé franchement, sans déguiser sa pensée et, je suis certaine qu'il va se rendre jusqu'au bout du récit, aussi pénible soit-il. Dans l'attente de cette ultime rencontre, pendant qu'il vaque à ses affaires, je marche dans la ville sans m'arrêter ni vraiment la regarder.

Même si la coloration de ma peau ne change pas mon âme, la question de mon ethnicité et de ma race fait quand même écho dans ma tête. En dépit des allégations de Claudia Martin, qui affirme qu'Alisha-Louise n'est pas Montagnaise, je demeure perplexe, sans en réfuter l'avis. Ce n'est pas que je sois disqualifiée comme Montagnaise qui m'agace, car je ne me reconnais pas de caractéristiques anatomiques de la race. C'est surtout que je ne comprends pas pourquoi papa a abandonné si vite ses recherches, avant même d'avoir interrogé Alisha-Louise, qui elle, aurait pu donner des détails sur son passé, sur ses véritables origines et possiblement sur ses parents.

Jamais je n'étais allée si loin, si longtemps et, dans un si bel endroit. L'auberge où nous sommes descendus est coquette et chaleureuse, avec un petit salon privé dont le décor se prête bien à la conversation. À son arrivée, en début de soirée, papa est singulièrement surexcité et joyeux. Je fais le postulat que son âme, qui se libère peu à peu, y est pour quelque chose, ce qui me rend aussi en humeur d'entendre la suite.

Un copieux repas, servi dans le salon que papa avait pris soin de réserver, et mon tout premier verre de vin à vie, allaient permettre de faire longue table. Je dirais même que c'est à ce moment que la petite fille que j'étais est devenue une femme.

— *Tel que je te l'ai dit à notre descente du train ce matin, j'ai suivi le conseil de Félix de laisser sommeiller la situation et de ne pas prolonger mes recherches. Je devais à tout prix éviter de retourner la situation contre moi et, qui sait, même contre Alisha-Louise. Mon imperméable discrétion et mon silence absolu n'ont certes pas favorisé l'éclosion de la vérité, sur les raisons de la présence d'Alisha-Louise dans le giron d'Hervieux. La seule chose quasi certaine que nous savons, c'est que ni ta mère ni toi n'avez d'origines montagnaises.*

La raison de ne pas avoir jugé bon de questionner Alisha-Louise, qui était vraisemblablement la seule à savoir, me brûlait les lèvres. Comme je veux en avoir le cœur net, je l'amène à me dire pourquoi.

— *Tu as bien raison de m'en parler Julia. J'y ai beaucoup songé avant de prendre une décision, dans un sens ou dans l'autre. J'ai fait le choix de ne pas la supplier pour éviter que la tension ne vienne mettre ta naissance en danger.*

Il m'importait peu qu'elle soit Blanche ou Montagnaise, je voulais évacuer tout risque que pourrait créer un hypothétique retour dans un milieu qui lui serait fatal.

Il y a aussi une autre chose que je dois te dire. En vingt ans, Bernard Hervieux ne s'est jamais manifesté et en aucun temps, la rumeur populaire ou une enquête de police ne sont venues remuer les cendres.

Je m'en veux d'avoir spéculé, un seul instant, qu'il est facile d'être cru quand ce que l'on dit n'est pas vérifiable. Mais voilà, papa fait preuve d'une telle sincérité que je me refuse, encore une fois, le droit de douter.

— Heureusement, Félix et Claudia font preuve d'une amitié sincère qui trouve son compte dans leur grande générosité. Ils comprennent que je ne peux m'en sortir seul et que je ne peux compter sur l'aide d'Ophélie. Ils m'offrent le grand, le fier service de garder Alisha-Louise avec eux, le temps que je trouve une crèche pour prendre soin d'elle et de son bébé.

Fort de ma nouvelle liberté d'action que l'appui des Martin me procure, je me suis lancé, corps et âme, à la recherche d'un centre d'hébergement pour filles-mères ou pour filles et femmes en difficulté. J'ai visité tous les presbytères de la région. Je suis même allé frapper chez les Ursulines à Roberval. C'est d'ailleurs lors de cette visite que j'ai fait la connaissance de sœur Sainte-Lucie, qui m'a suggéré de me rendre chez les Augustines à Chicoutimi, qui se préparaient à ouvrir un orphelinat dans les locaux de l'hôpital. Ma visite là-bas fut peine perdue, l'orphelinat n'était pas encore ouvert.

L'urgence de la situation me rend fou d'inquiétude, je deviens austère et brusque. Mon travail en souffre et mes relations avec Ophélie encore plus.

Lorsque papa rapporte avoir rencontré sœur Sainte-Lucie, je ne l'interromps pas, mais mon esprit voyage et mon imagination vagabonde. Que lui a-t-il dit lors de sa quête d'une crèche pour maman? Des années plus tard, lorsqu'il me propose à ses bons soins, quelles confidences lui fait-il? Pendant des années, lors de ses visites au couvent, de quoi parlent-ils ?

Je suis maintenant quasi certaine que sœur Sainte-Lucie savait. Lorsqu'il la rencontre une seconde fois, pour me placer sous son aile et sa protection, elle ne devine pas, elle sait. Elle accepte de protéger et de faire grandir l'enfant de cette fille-mère que sa communauté n'avait pas été en mesure de recueillir plus tôt.

— *Alisha-Louise vient d'entrer dans son neuvième mois de grossesse et le temps presse. Cependant, j'ignore que Félix, dont le travail au chemin de fer conduit très souvent à Québec, fait des recherches de son côté. C'est dans cette ville que réside son beau-frère Ovila, un riche philanthrope connu et apprécié de tous.*

Au retour de son dernier voyage, c'est un Félix qui exulte de tout son être qui me rejoint au magasin. Il me confirme que son beau-frère, un homme bien en vue de Québec, a tout arrangé. Alisha-Louise sera accueillie dans une maison-refuge pour filles dans le quartier Saint-Roch. Elle y recevra tous les soins que nécessite la fin de sa grossesse; elle sera suivie et

accompagnée jusqu'à son accouchement. Elle pourra résider dans cette maison, avec son bébé, aussi longtemps qu'elle le voudra. Il prendra à sa charge tous les frais médicaux et pourvoira à sa subsistance.

Quelques jours plus tard, je reconduis Alisha-Louise à Québec, accompagné de Claudia, qui tient à escorter sa protégée. Pour ce déplacement, je t'avoue que la présence de Claudia m'enchanté et me rassure.

Pendant le voyage en train, Claudia s'emploie à tout expliquer et à rassurer Alisha-Louise qui est calme et qui ne donne aucun signe d'inquiétude. À destination, l'accueil est chaleureux et enjoué, même qu'Ovila Chartier et sa femme Lydia sont sur place. Ils sont affables, inspirent confiance et s'empressent de me rassurer quant à l'avenir immédiat. Ils allaient nous tenir informés de la suite des choses.

Alisha-Louise est inscrite au registre sous le nom de Louise Dumontier et l'enfant à naître de père inconnu. Je suis identifié comme le père de Louise et comme ton père adoptant.

Claudia, qui ne se résigne pas à retirer la main d'Alisha-Louise de la sienne, pleure à chaudes larmes; les yeux d'Ovila et ceux de sa femme Lydia s'embuent et pour la deuxième et dernière fois j'enlace Alisha-Louise, mais cette fois-ci, avec l'amour et la sensibilité d'un père. Notre retour vers Ouiatchouan se fait sous le signe des émotions.

Je ne peux me soustraire à cette soudaine charge émotive. C'est à mon tour de fondre en larmes et de me jeter au cou de papa, pendant de longues minutes, avant qu'il ne puisse poursuivre.

— *Exactement vingt et un jours après son arrivée à Québec, Alisha-Louise donne naissance à un magnifique bébé, une fille sublime, qui allait porter le nom de Marie-Josèphe Julia Dumontier.*

Après avoir été informé, par Ovila, de ta naissance et de la date de ton baptême, je suis retourné à Québec. En raison des circonstances particulières, c'est à l'hôpital général de Québec que tu es baptisée, en la présence de ta mère, d'Ovila, de Lydia et de moi-même. Comme ni ta marraine et ton parrain ne sont en mesure de se présenter au baptême, c'est Ovila, avec en main la procuration, qui les représente.

Papa se lève, glisse la main dans sa poche pour y sortir un document. C'est la copie officielle de mon extrait de baptême qu'il me tend avec émotion, en me disant que j'ai une existence officielle et légale. Le nom de maman, Louise Dumontier et le mien, Marie-Josèphe Julia Dumontier y sont inscrits, ainsi que celui de Joseph Guillaume Dumontier, comme père adoptant, qui y apparaît. Mon extrait de baptême me réserve une surprise de taille. Ma marraine et mon parrain sont Claudia et Félix Martin. Je suis née le 8 avril 1894, une date qui n'est pas celle que j'ai toujours célébrée.

Le bon vin aidant, emportée par la fatigue du voyage et les émotions, je me sens incapable de plus d'écoute et, avec la permission de papa, je regagne ma chambre.

CHAPITRE NEUF

Tel qu'entendu, je rejoins papa pour le petit-déjeuner, avant qu'il ne quitte pour une autre rencontre d'affaires. Il est manifestement plus serein que la veille et sa bonne humeur ne laisse en rien présager de stupéfiantes révélations.

Pour passer le temps dans l'attente de son retour, une promenade pour me permettre de découvrir la ville est vite écourtée par le froid vif et piquant de l'automne. À l'auberge, au coin du feu, je rattrape ma lecture du roman *Les Misérables*. Un roman que j'adore pour les vives émotions que me procurent les malheurs de Fantine et de Cosette. Cette fois-ci ce ne sont pas les larmes qui brouillent ma vue, c'est la transposition que je fais entre les malheurs de Cosette et ceux de Margaux, qui me fait ressentir de vives préoccupations et me fait sombrer dans un sommeil cauchemardesque. « Margaux, sous les traits de Cosette, avait été confiée par sa mère à un couple d'aubergistes du village voisin, qui s'avèrent être des personnages peu honnêtes, ignobles et abjects. Tenue dans l'asservissement le plus total, Margaux est traitée comme une

vaurienne. Elle veille à l'entretien de l'auberge, la préparation des repas, la lessive et le service aux chambres. Elle n'a droit à aucune estime de leur part et est obligée de leur rapporter tous les argents qu'elle reçoit. C'est au moment où Margaux s'enfuit que je me réveille en sursaut, égarée dans le brouillard de mon esprit ».

Ce n'est pas tant sa santé délicate et chancelante qui m'inquiète, c'est bien plus son absolue soumission à l'autorité excessive d'Ophélie et la charge de travaux domestiques qui lui est imposée qui me dérange. Une docilité qui l'emprisonne dans son monde intérieur. Est-ce l'involontaire mimétisme ou la lourdeur de l'hérédité maternelle qui l'isole à ce point, je ne saurais dire. Je me demande si un jour elle pourra, comme Cosette, s'enfuir et trouver l'amour et la paix. Ma pensée est-elle droite, mon jugement est-il droit? Je ne sais pas! Ai-je le devoir filial de partager mes réflexions avec papa ? Je ne le sais pas non plus.

C'est son arrivée au salon, fringant et l'air réjoui, qui me sort de mes pensées. Il ramène sa bonne humeur avec, sous le bras, une boîte de friandises qu'il me tend, le sourire d'un vainqueur au visage. Pendant le dîner, il est exubérant et parle de choses et d'autres, sans faire le moindre retour sur le passé. Comme nous devons monter à bord du train pour le retour vers Ouiatchouan en début de soirée, je prends l'initiative de lancer la discussion.

— Ce matin papa, j'ai eu beaucoup de temps pour penser, pour réfléchir sur l'état mental et physique de Margaux. Je me questionne sur une foule de choses à son sujet, même que j'en

ai fait un cauchemar après m'être assoupie. Si tu me le permets j'aimerais te parler de ce que je vois, de ce que je pense et surtout sur ce qu'il faudrait faire.

Je n'ai pas le temps de compléter ma phrase que papa me coupe la parole.

— Ne va surtout pas croire que je veuille me défiler mais, avant tout, il faut que je te parle d'autre chose. Comme toi, je suis de plus en plus inquiet de l'état de santé de Margaux. Lorsque nous rentrerons à Ouiatchouan ce soir, nous aurons abondamment parlé de son avenir ainsi que de celui de notre famille.

Je suis certain que ce matin tu t'attends à tout apprendre sur ce que fut ta vie avant que je te laisse aux bons soins de sœur Sainte-Lucie et, surtout ce qu'il est advenu d'Alisha-Louise.

Tu seras sûrement déçue ma petite chérie ! Même après tant d'années, je suis toujours incapable de faire la lumière sur plusieurs événements.

Après ton baptême, je suis rentré immédiatement à Métabetchouan. Tu sais maintenant pourquoi je ne pouvais pas te ramener avec moi et encore moins Alisha-Louise. Heureusement, j'ai pu compter sur Ovila et Lydia Chartier qui se sont portés volontaires pour vous héberger, toutes deux, le temps qu'un miracle se produise.

Une fois de plus le miracle s'incarne. Claudia, qui est aussi l'amie d'Ophélie, tente de l'amener sur la voie de la raison. Elle fait appel aux valeurs chrétiennes et familiales pour la convaincre d'accepter que la petite fille vienne vivre

chez elle. Elle n'est coupable en rien et malgré le grave péché de sa mère, elle mérite de vivre dans une famille plutôt que d'être élevée dans un orphelinat.

Les interventions de Claudia font œuvre utile, car contre toute attente, Ophélie accepte que tu viennes vivre à Métabetchouan.

Quelques semaines plus tard, avant même que je me rende à Québec, un télégramme d'Ovila Chartier annonce la disparition d'Alisha-Louise. Il demande de ne pas retarder le moment de prise en charge de Julia. C'est le choc total, presque l'anéantissement.

Je m'attendais à tout, mais rien de comparable à cette révélation. Tel que papa le souhaite, je le laisse parler sans intervenir, sans demander de précisions.

— Quelques jours plus tard, après entente avec Ovila Chartier, accompagné de ta marraine, je prends le train en direction de Québec pour aller chercher mon bébé, ma fille.

À la résidence des Chartier tout se déroule bien. Une toute petite fille aux yeux bleus et au sourire naissant nous attend. Les Chartier sont encore tout remués par le brusque départ de leur protégée qu'ils semblent déjà aimer comme leur fille. Ils ont peu à dire, ils n'ont rien anticipé jusqu'au matin où, au réveil, ils ont trouvé un mot d'Alisha-Louise et la lettre qui t'est destinée. Un adieu, un hypothétique au revoir, que je garde depuis ce jour.

À ma Julia chérie,

Une nuit, il n'y a pas si longtemps, j'ai été insouciant et bien jeune pour deviner les conséquences de mon innocente manifestation de tendresse. Maintenant, je sais!

Aujourd'hui, en toute connaissance de cause et en pleine possession de tous mes moyens, je fais le choix de te laisser aux mains d'un destin que seul le ciel connaît. Je fais cet ultime sacrifice de mon devoir de mère pour te soustraire d'un avenir qui ne pourrait que ressembler à une partie de mon passé.

Ton père, un homme bon, saura faire ton bonheur et te donner une belle vie. Il pourra aussi te dire, t'expliquer l'ensemble des circonstances entourant ta conception, ta naissance et ton retour dans ta famille».

Adieu Julia, cœur de mon cœur!

Alisha-Louise, ta maman qui t'aime.

Je suis toute remuée par les mots de ma mère qui me sont expressément adressés. En même temps je camoufle mal ma fierté d'être née d'une telle femme. Au fil des semaines, en découvrant des bribes de mon passé, j'ai commencé à aimer ma mère, cette inconnue, sans trop savoir pourquoi. Aujourd'hui, à mon tour de dire que maintenant, je sais!

— *Tu t'attends à ce que je te dise ce qu'il est advenu d'Alisha-Louise après sa disparition et comment s'est passé ton arrivée à la maison. C'est à ce sujet que je dois te décevoir*

car, même après tout ce temps, des choses demeurent à élucider. Je te demande de me garder ta confiance et patienter encore quelque temps, avant que je puisse boucler la boucle. Il y a cependant des faits que je dois te révéler aujourd'hui.

Avec ta lettre, Alisha-Louise en avait laissé une autre à l'attention des Chartier et une autre pour moi. Elle nous supplie de comprendre la raison de sa fuite, de ne pas la juger et surtout de lui pardonner. Puis elle insiste pour que nous ne tentions pas de la retrouver.

Avant même mon arrivée, les Chartier qui font fi de la demande d'Alisha-Louise sont partis en chasse pour la retracer. La seule piste, quoique peu crédible, est qu'une jeune fille a été aperçue, montant à bord d'un navire de marine marchande battant pavillon français. Depuis ce temps pas d'indice, aucune piste nous permettant d'espérer, si ce n'est qu'il ya quelques semaines, une lettre d'Ovila Chartier m'annonce que des éléments nouveaux viennent d'être portés à son attention et qu'il va relancer les recherches. C'est pourquoi je préfère attendre des nouvelles de Québec avant de revenir sur un autre chapitre de ta vie.

Je n'ai aucune raison de m'opposer et de forcer le jeu. Comme je ne peux nier son désir de tout dire, de tout partager, je m'empresse de le rassurer. Je vais attendre qu'il soit disposé, à la lueur d'informations sur la disparition d'Alisha-Louise, pour reprendre l'écoute sur mon arrivée dans la famille.

— Dans sa lettre d'adieu, Alisha-Louise me dépeint un homme bon. Il aura fallu que tu quittes le noviciat des Ursulines, pour qu'enfin je me questionne sur ce qu'elle

voulait dire au juste. Un homme qui est sincère, loyal et honnête, qui se met au service des autres et qui vit pour le bonheur des siens est-il un homme bon? Si tel est la définition, alors elle s'est trompée, je n'en suis pas un.

Ai-je été loyal envers Ophélie? Ai-je aidé et protégé Margaux dans ses rapports avec Ophélie, qui fut plus marâtre que mère? Ai-je été loyal et honnête en expédiant Alisha-Louise à Québec, la laissant seule avec son enfant à naître? Quant à toi, ne t'ai-je pas tout simplement abandonnée?

Non, non et non, je n'ai pas été et je ne suis toujours pas un homme bon. C'est pourquoi je viens de poser un premier geste qui vise à vous faire goûter au bonheur que mon égoïsme et mon aveuglement vous ont volé.

Il est sur le point d'éclater en sanglots et me voilà pleurant, à mon tour, pleurant à chaudes larmes. Je prends sa main que je porte à mes lèvres, un geste qui semble le requinquer.

— Ce que je me prépare à te dire seul ton frère Léon, pas même Ophélie, en est informé. Hier, en après-midi, je suis allé à la banque pour conclure une demande de prêt qui m'est accordée. Ce matin, c'est chez le notaire que je me suis présenté pour enregistrer l'achat d'une maison et d'une épicerie qui sont maintenant mes propriétés.

Je suis sous le choc, je suis éberluée! C'est maintenant papa qui prend ma main en me chuchotant « *Écoutes-moi, jusqu'à la fin ma chérie* ».

— La situation actuelle ne peut plus perdurer. La santé d'Ophélie est de plus en plus déficiente et son repli l'isole plus

que jamais du monde extérieur; quant à Margaux, dont la santé psychologique ne fait que dépérir au contact d'Ophélie, me fait craindre le pire. Puis il y a toi, déjà victime de l'ostracisme d'Ophélie et de mon égoïsme qui t'a chassée, une fois de plus, du cercle familial. Il y a aussi tes jeunes frères que je dois protéger avant qu'ils soient, eux aussi, emportés dans la tourmente.

Avec Ophélie et tes deux jeunes frères, nous déménagerons le printemps venu. Je pose ce geste dans l'espoir qu'Ophélie, rendue là-bas, puisse revivre et qu'ici, Margaux et toi, puissiez vivre loin de tous nos tourments. Ton frère Léon garde la maison et souhaite que Margaux et toi-même veniez habiter avec lui. Si tu acceptes sa proposition il est possible, quoique non garanti, que vous deux et Alex vous arriviez à la sortir de son enfer. Quant à toi, tu pourras enfin retrouver une vraie famille avec tous les droits et tous les devoirs que cela comporte.

Voilà pourquoi j'ai tenu à ce que tu fasses ce voyage avec moi. Si tu acceptes nous allons faire en sorte que le tout se réalise sans trop tarder.

Papa fait le choix de la discrétion sur le déménagement vers le Saguenay. Seuls Léon et moi sommes dans le coup, pendant qu'Ophélie, Margaux, Charles et Philippe, même les Martin, sont maintenus dans l'ignorance. Il veut d'abord apprendre la nouvelle à Ophélie et à Margaux pour ainsi éviter d'épineux bouleversements. Avec Léon, l'on doit considérer une possible cohabitation et surtout le tutorat de fait que papa souhaite nous voir accepter. La complicité qui s'est installée

depuis mon arrivée à Ouiatchouan facilite notre décision. Seule notre responsabilité face à Margaux, dont l'état de santé est source d'inquiétudes, nous alarme. Pouvons-nous réussir, là où papa et Ophélie ont échoué? Si Margaux agit par mimétisme, tout est possible, mais si elle est dominée par de réels problèmes psychologiques nous ne voyons pas comment nous pourrions lui redonner vie.

Je nage aussi en eaux troubles. Léon sait-il que je ne suis que sa demi-sœur? Augustin a-t-il été questionné ou informé de quoi que ce soit par son oncle? Les Martin, ma marraine et mon parrain, qui connaissent mes origines, ont-ils gardé le silence? Sœur Sainte-Lucie, ma mère spirituelle, était-elle dans l'ignorance comme elle me l'a toujours affirmé?

En toute connaissance de cause je fais le choix de ne pas mendier mon droit de savoir. Sœur Sainte-Lucie m'a souvent répété que je devais vivre pour quelque chose de plus grand que moi. Ce moment venait d'arriver.

CHAPITRE DIX

C'est le matin d'un dimanche d'avril que la locomotive en partance vers Jonquièr siffle le départ. Papa, Ophélie et mes deux jeunes frères sont à bord, alors que sur le quai, Léon, Margaux et moi-même, nous les saluons avec circonspection. Ce départ, qui est aussi austère que le fut mon arrivée, ne suscite aucune tristesse et personne ne sombre dans la morosité. Une conspiration du silence qui évite tout excès qui, dans un sens comme dans l'autre, ne pourrait être que faux. Aussi, lorsque le wagon de queue disparaît au loin, l'espoir d'entendre papa me parler des années de ma petite enfance s'évanouit, tout comme les nouvelles sur des recherches pour retracer Alisha-Louise qui sont toujours sans écho.

Inquiet de l'accueil que pourrait recevoir la nouvelle du déplacement de la famille sous d'autres cieux, papa avait reporté l'annonce, dans l'attente de notre décision quant à l'avenir de Margaux. Incapable de faire la sourde oreille à son appel à l'aide, nous avions pris peu de temps pour accepter de prendre notre sœur sous notre aile.

C'est donc durant la nuit de Noël que le moment s'est avéré propice. Au grand enchantement de papa il n'y a ni pleur, ni grincement de dents; bien au contraire son plan d'avenir provoque la joie, voire l'exubérance. Par contre, pour les Martin qui ne sont pas dupes du climat malsain qui perdure, cette nouvelle est reçue avec un profond sentiment de tristesse. Apprendre que leurs amis de toujours se préparent à monter dans le train du non-retour, les chagrine au plus haut point.

C'est pendant les longs mois du rigoureux hiver, qui ont précédé le jour du départ, que les deux familles se rapprochent à nouveau. Dans l'intimité de mon petit réduit de maîtresse d'école et chez les Martin, des moments de grâce et d'angoisse soudent les relations et l'esprit d'un nouveau clan.

Je ne suis jamais retourné à la maison et c'est uniquement au sortir de la messe dominicale que je croise Ophélie. Je crois bien que c'est pour éviter le commérage que nous échangeons quelques mots, dont la perception vaut mieux que nos brefs échanges. Chez les Martin, comme chez nous, tous comprennent le contexte dans lequel s'opère le grand dérangement, à l'exception de Margaux qui n'arrive pas à saisir pourquoi nous ne cohabitons toujours pas.

C'est autour du feu de foyer que les liens se tissent et que nous apprenons à mieux nous connaître. C'est aussi dans les moments d'intimité que Claudia me parle abondamment d'Alisha-Louise.

À l'époque, mère de deux garçons, Claudia avait adoré et chéri ces mois pendant lesquels elle avait été la protectrice d'Alisha-Louise. Son voyage vers Québec pour la laisser sous

la garde rapprochée d'Ovila et, le dernier pour me ramener à Métabetchouan, ainsi que sa peine lorsqu'elle apprend la disparition de sa petite protégée, refluant de son âme. Elle me parle d'Alisha-Louise avec beaucoup de chaleur, de douceur et d'amour.

Tel que déjà dit, Claudia me rappelle qu'Alisha-Louise n'a rien de la petite sauvageonne et n'est surtout pas Montagnaise. Rien de sa morphologie, rien dans sa pigmentation, en plus de l'absence de la tache caractéristique des peuples indigènes ne prêtent foi à de quelconques origines indiennes. Son corps, même engrossé, n'est pas celui d'une jeune enfant mais plutôt de fin d'adolescence, âgée de dix-sept ou dix-huit ans. Plus que tout, c'est l'érudition de sa protégée qui laisse Claudia perplexe. Comment une enfant qui aurait été élevée en forêt, qui aurait vécu du fruit de la chasse et de la pêche et qui, au gré des saisons, aurait été déplacée d'une région à l'autre, peut-elle parler et écrire si correctement notre langue et posséder tant de connaissances générales. Un mystère que la totale discrétion d'Alisha-Louise ne permet pas de percer.

Pendant qu'Alisha-Louise continue de développer son instinct maternel auprès d'Augustin, Claudia qui s'y attache de plus en plus, beaucoup trop selon Félix, lui est d'un incroyable soutien. Elle lui fait la lecture, lui donne de bienfaitantes frictions, l'aide au moment du bain et se fait un malin plaisir de la border dans son lit. Elle chérit chacun de ces précieux moments de bonheur. Elle troque son rôle de protectrice, pour celui d'une mère.

Malgré tous ces bons moments et les révélations de Claudia, l'ignorance sur ce qui se passe, entre le jour de ma réclusion chez les Ursulines et celui de mon retour, me hante toujours. Ce n'est qu'après que papa ait quitté Ouiatchouan que jaillit la lumière.

— *Je crois t'avoir dit que j'avais accompagné ton père à Québec pour aller te chercher après que nous ayons appris la disparition d'Alisha-Louise. Mon frère Ovila et sa femme Lydia sont sous le choc, Guillaume est profondément accablé et je suis tout autant peinée. Il faut que tu saches que j'avais presque convaincu Félix de t'adopter. J'avais développé, malgré le peu de temps que nous l'avons hébergée, un réel amour pour cette fille. Avec elle, auprès d'elle toutes mes fibres maternelles ont jailli.*

À peine a-t-elle entrepris le récit que son visage se baigne de larmes qui m'émeuvent et m'invitent à la prendre dans mes bras. Elle devient, par la seule volonté de l'esprit, celle par qui je communie avec ma mère.

— *Pendant que le train de Québec file vers le Lac-Saint-Jean, je suis transportée de plaisir et de bonheur. Toute menue tu reposes sur mes genoux. Lorsque les coliques crispent ton visage, je m'inquiète et lorsque les paupières mi-closes et la bouche entr'ouverte tu me souris, mon cœur s'emballe. À mes côtés, Guillaume, dont le regard est semblable à celui d'une statue, est silencieux. De temps en temps il te jette un bref regard, à la fois attendri et inquiet, puis retrouve son inconfortable socle. Ce n'est qu'à mi-parcours que je me décide à lui parler pour le sortir de sa torpeur.*

Guillaume, je sais que la petite n'est pas acceptée chez-toi. Avec l'accord de Félix je t'offre de la prendre avec nous pour un certain temps, même que si tu le souhaites, nous pourrions l'adopter. Tu dois me croire Julia, jamais, alors jamais, n'ai-je vu un homme en proie à des agitations quasi convulsives, pleurer si abondamment. Puis, il se calme et je te rends à lui. Je t'avoue que je le trouve magnifique dans sa fragilité.

Apprendre que ne suis pas un rejet, que je fus aimée me comble de bonheur. Savoir que ma mère s'est sacrifiée pour assurer mon avenir; que les Martin ont voulu m'adopter et que papa a craqué devant ce choix déchirant, effacent toutes traces de rancœur. Il est vrai qu'il est plus facile de croire que de réfléchir, mais peu importe ce que me réserve le reste de ce retour dans ma petite enfance, je fais le pari de la totale croyance.

— *Tu as raison Claudia de penser que Julia n'est pas bienvenue chez moi, mais je dois trouver le moyen de l'y faire accepter. Après avoir promis à Alisha-Louise de ne pas l'abandonner, elle et son enfant, il n'est pas question de renoncer, de ne pas honorer cette promesse. Déjà que je ne pourrai peut-être pas contribuer à son avenir, je ne renonce pas à tout mettre en œuvre pour assurer celui de sa fille. J'ai possiblement même commis le crime d'avoir acheté une enfant pour soutenir Ophélie qui vivait de durs moments, je ne commettrai pas celui du rejet. Je sais que toi et Félix feriez de très bons parents et que son avenir serait assuré, mais c'est une responsabilité dont je ne peux, dont je ne veux pas me soustraire. Par contre, accepteriez-vous de garder Julia avec*

vous, le temps de convaincre Ophélie de lui faire une place dans notre famille?

Vraisemblablement, Claudia ignore toujours que papa n'est pas que mon père adoptif, qu'il est aussi mon père géniteur.

— Pendant ces mois de grâce et de plénitude, je t'amène avec moi à chacune de mes visites chez Ophélie et, je fais en sorte que tu sois toujours aux alentours lorsqu'elle me rend la pareille. Pour ne pas créer de froid entre elle et moi, car elle est mon amie, j'évite toutes discussions, tous sujets qui pourraient engendrer son courroux. Puis un jour, alors que tu pleures, contre toute attente, elle te berce pour te consoler. C'est à partir de ce moment que je prends conscience que ma maternité est éphémère et que le temps est venu de te laisser aller. Une année s'était écoulée avant qu'Ophélie t'ouvre sa porte. Certes j'étais dévastée de te voir partir, même si ce n'était que dans la maison voisine, mais aussi heureuse pour Ophélie qui, finalement, se sentait renaître et pour toi qui réalisais le rêve d'Alisha-Louise que tu vives, que tu grandisses dans une vraie famille.

Durant les quatre années suivantes, aucun nuage, aucun malaise, aucune réminiscence du passé ne vient troubler la quiétude dans la famille. Léon, Margaux et toi-même vivez joyeusement, même s'il est évident que l'attention qui t'est donnée est de beaucoup diluée. Comme nous sommes toujours voisins, je reste à l'affût de tous signes de revirement de situation. Guillaume est de nouveau serein; il fait bon de le voir sourire. La santé d'Ophélie n'est plus une source d'inquiétudes, même qu'elle devient enceinte de son troisième enfant. L'approche

du changement de siècle nous excite et nous nous préparons, les deux familles, à migrer vers Ouiatchouan. Tu as alors cinq ou six ans.

Mais le destin n'a pas fini de tisser sa toile. Au huitième mois de sa grossesse, une fausse couche entraîne le bébé d'Ophélie dans la mort. L'esprit des ténèbres qui, une fois de plus, s'empare d'elle, la pousse sur le chemin de la déraison. Sa décision est sans appel. Il n'est plus question qu'elle continue à élever la fille de la sale petite indienne, une putain en devenir. Tu ne peux plus t'approcher d'elle, elle ne te nourrit pas et, pis encore, elle te frappe à la moindre occasion. Guillaume est dévasté, anéanti et ne quitte presque plus la maison afin de te protéger.

Un soir, il est environ sept heures, la maison tremble tant les coups à la porte sont violents. C'est Guillaume, blanc comme neige, qui te porte. Sans connaissance tu saignes abondamment mais, Dieu soit loué, tes blessures sont bénignes. Après avoir réussi à calmer Guillaume, qui est toujours muet, Félix se précipite chez vous, pour tenter de savoir ce qui se passe et surtout ce qui s'est passé. Sans même attendre la question, c'est Ophélie qui lui dit t'avoir poussé dans l'escalier parce que tu ne voulais pas aller dormir, qu'elle en avait assez de t'entendre et, qu'elle ne voulait plus jamais te revoir. Félix, qui ramène Léon et Margaux est aussi dévasté que Guillaume. Tout ce qu'il réussit à me dire « C'est de la démence, de la pure démence que d'agir ainsi ». À compter de cet instant tu n'es plus jamais retourné vivre avec Ophélie. Guillaume, qui a

choisi de t'éloigner à jamais de cet enfer t'a alors confiée aux bons soins des Ursulines à Roberval.

Au fil des ans, au prix d'une difficile et lente métamorphose, Ophélie reprend le contrôle de sa vie. Même que dans les années qui suivent notre arrivée à Ouiatchouan, des grossesses rapprochées ajoutent deux garçons à la famille. Des naissances, dont la deuxième, allaient, une fois encore, réveiller les vieux démons de l'indolence et du ressentiment dont Margaux allait faire les frais.

Voilà ma chérie, tu sais maintenant à peu près tout. Dans cette saga, comme ta mère avant toi, tu as été la victime des circonstances et de la santé fragile d'Ophélie. Quoique tu puisses penser, Guillaume aura été un bon père, bien qu'il se soit séparé de toi pour assurer la survie de sa famille. En te laissant aux bons soins des Ursulines il a honoré la promesse, faite à Alisha-Louise, de te bâtir un avenir. Sa décision de quitter Ouiatchouan s'inscrit dans son devoir de protéger tous les membres de sa famille, incluant Ophélie.

Aujourd'hui une nouvelle vie commence pour toi. Mords dedans et fais en sorte de la vivre, en faisant abstraction d'un passé dont tu n'es pas redevable. S'il est vrai que les émotions sont le moteur de l'action, alors fonce, fais ce que tu dois.

CHAPITRE ONZE

C'est l'arrivée du printemps qui sonne la fin du rigoureux hiver qui fut rêche sur les émotions. Le départ de papa, d'Ophélie et de mes deux jeunes frères a mis fin aux dissensions familiales et je trouve de nouveaux repères. C'est dans la joie et la bonne humeur que mes relations avec Léon et Margaux se rétablissent. Léon est un grand frère protecteur qui s'inquiète si l'on tarde à rentrer à la maison; qui offre ses conseils même s'ils ne sont pas demandés et s'amuse toujours à nous tirer les nattes. Les frères Martin, qui ne relèvent plus de l'autorité parentale, cohabitent dans une petite maison près de la voie ferrée à l'orée de Chambord. Alex travaille toujours à la pulperie, pendant que mon Augustin, constamment en quête d'aventures et de petits boulots, essaime dans tous les coins de la région.

Le jour, Léon reprend son travail alors que c'est la tâche de maîtresse d'école qui m'occupe à l'extérieur de la maison. Durant la journée Margaux fait de la belle et bonne besogne domestique, alors qu'en soirée nous devons être imaginatives.

À Ouiatchouan les loisirs sont inexistants pour les filles et les femmes et pour nous récréer c'est la lecture, les jeux de société et le piano.

Il y a d'ailleurs les relations amoureuses débridées de Margaux qui m'exaspèrent et m'inquiètent. Je ne sais pas si ce sont les valeurs judéo-chrétiennes qui m'apostrophent ou bien le tabou des choses de la chair qui me choquent. Devant de tels débordements je ne sais pas quoi faire, ni quoi dire pour l'amener à calmer ses pulsions sexuelles. Je ne suis pas préparée à agir comme la tutrice de mon aînée, dans un monde et dans un contexte qui ne me sont pas familiers. Mais c'était sans compter sur ses agissements incompréhensibles, détachés l'un de l'autre, qui allaient m'amener à chercher de l'aide.

Je décide, à tort ou à raison, de ne pas en appeler à papa et Ophélie, ce qui ne pourrait qu'attiser le feu qui couve encore sous les cendres chaudes; autant je considère qu'il serait inconvenant de demander conseil à Claudia Martin, entendu qu'Alex est partie prenante du problème. Quant à Léon, aussi dévoué soit-il, il ne remarque rien et est aussi démuni que moi. Pour une fille qui a vécu, depuis sa tendre enfance, du côté ensoleillé du mur, le passage à l'ombre est pénible. Devenir la gardienne et la protectrice d'une sœur en mal de vivre, tout en m'initiant à la réalité et aux aléas de la vie d'adulte, c'est trop, beaucoup trop. Je ne pouvais plus, je ne voulais plus gérer seule cette situation et il me fallait demander conseil afin de pouvoir l'aider à traverser sa vallée des ombres.

Par retour du courrier, Sœur Sainte-Lucie me confirme son bonheur de m'accueillir dans son jardin de délices; que je serai

hébergée dans ma cellule de l'époque et que les sœurs et novices sont enflammées par la perspective de faire la fête. Lorsque je descends à la gare de Roberval, les deux novices qui m'y attendent sont enthousiastes et le cocher, le même qui m'y avait déposée lors de mon départ, s'amuse de nous voir sautiller, telles des gamines, au rythme d'éclats de rires aigus.

Quand la grande porte du Monastère s'ouvre sur sœur Sainte-Lucie, entourée des religieuses et des novices, la grâce du passé refait surface. Autant la maison familiale, lors de mon arrivée à Ouiatchouan, avait été silencieuse et aussi joyeuse qu'un caveau mortuaire, autant mon retour chez les Ursulines est chaleureux et émouvant. Il n'en fallait pas plus pour que la résurgence d'événements de mon passé et l'amertume contenue depuis trop longtemps, déclenchent un torrent de larmes qui allait rapidement s'assécher dans un joyeux brouhaha.

Toute la soirée durant, après un festin digne d'une reine, nous chantons, nous dansons et nous nous remémorons les bons moments d'un récent passé que nous avons en partage. C'est une soirée qui exhale le doux arôme du plaisir et du bonheur. Jamais je n'avais imaginé que la vie monastique permettait de faire la fête avec tant de bonne humeur.

Cette soirée de retrouvailles, organisée en mon honneur, se passe en l'absence de Sœur Sainte-Lucie. À la fin du repas, elle m'avait demandé de la raccompagner à sa chambre. Elle voulait nous laisser faire la fête entre jeunes et surtout se reposer pour le lendemain, qui serait notre moment.

Dès l'aube nous prenons le petit-déjeuner ensemble. Tant de son côté que du mien, les émotions sont contenues. Nous

sommes maintenant deux femmes qui s'ouvrons l'une à l'autre. Ce n'est qu'après un long moment de recueillement qu'elle me demande de tout lui raconter sur ma vie, sur la vie extérieure, depuis mon départ.

Sans rien omettre je remonte le temps au moment de mon arrivée à Ouatouchouan. Je lui narre tous les événements et tous les faits, du plus insignifiant au plus pénible. C'est seulement lorsque je lui rapporte les paroles d'Ophélie qui avait vomi sa haine envers la sale petite indienne, la putain en devenir, que je comprends que moi aussi, j'attisais sans savoir pourquoi, sa haine implacable. Mais ce n'est que lorsque je lui révèle comment la vérité a éclaté sur mes origines et sur la disparition toujours inexpiquée d'Alisha-Louise, qu'elle enveloppe ma main dans les siennes.

— *Non pas que je t'ai caché quelque chose, mais ce que tu viens de me raconter, obtenu de la bouche même de ton père, m'autorise à mettre le point final sur la saga de tes origines. La première fois que j'ai croisé ton père, c'est lorsqu'il est venu frapper à la porte du Monastère pour demander l'asile pour la petite bonne de la maison, alors enceinte. Sachant fort bien que les Ursulines s'occupent de l'instruction des petites indiennes, il croyait que nous pourrions l'accueillir jusqu'à la naissance de son bébé. C'est le cœur brisé que j'ai dû refuser sa demande, en respect pour notre mission qui porte sur l'éducation et l'instruction et non pas sur l'accueil et la protection des filles en difficulté.*

La tristesse de ses remerciements et de son au revoir a hanté mon esprit pendant des mois, voire des années. Puis le souvenir de son passage, je devrais dire de son appel au secours, s'est effacé de ma mémoire. Je ne devais revoir ton père que cinq ou six années plus tard.

Ses premiers mots mettent mes sens en éveil. Suspendue à ses lèvres, je la regarde et écoute attentivement.

— *Je suis certaine que pour mettre la chance de son côté, ton rusé paternel s'est fait accompagner. Tu es là toute menue, le visage renfrogné, tel un petit animal apeuré. Pendant presque deux heures, il s'emploie à me raconter son histoire, ton histoire, sans rien omettre. À la fois secouée et émue par ce que je venais d'entendre, avant même qu'il n'exprime formellement sa supplique, je savais que j'allais dire oui quelle qu'elle soit. En acceptant de te prendre en charge, en t'installant dans ma vie tu es, de facto, devenue mon enfant.*

Il y a cependant un fait, aux conséquences graves, qui ne t'a peut-être pas été révélé et qui expliquerait pourquoi Ophélie avait un tel comportement, pourquoi sa fureur s'est retournée contre toi. Quelques semaines avant ton éviction définitive de la maison, Ophélie apprend que son mari, ton père adoptif, est en fait ton père naturel. C'est au cours d'une dispute, soutenue par un excès d'alcool, qu'il raconte tout, qu'il avoue tout. La fatidique confession de ton père déclenche chez Ophélie une violente colère qui ne connaîtra pas d'apaisement. C'est à partir de cet instant que votre cohabitation devient impossible et que tu es victime de sévices corporels de sa part. Tu devais partir avant que des gestes malheureux soient posés.

Ce qui importe aujourd'hui, c'est que tu retrouves la paix et que tu pardonnes tout ce qui te fut fait. Tu n'auras pas été honnie pour ce que tu es, mais uniquement pour ce que tu représentes. Ta présence la mettait en danger de perdre l'homme de sa vie, ce à quoi elle n'aurait pas survécu. Mais il y a plus encore.

Tout ce que je peux dire à propos d'Ophélie, je l'interprète à travers les confidences de ton père et maintenant les tiennes. Cette femme n'est ni odieuse ni abjecte. Elle était et est toujours la proie d'évidents troubles mentaux qui resurgissent dans les moments de tension et de peur. Ton père l'avait compris et il devait faire un choix. En te gardant près de lui, il savait qu'il perdrait Ophélie qu'il aimait toujours, ses deux enfants, ses amis et possiblement sa réputation. Il a donc pris l'éprouvante décision de se séparer de toi, sans jamais te renier, ni t'oublier. Nous avons donc signé un pacte d'alliance qui reposait sur la confiance réciproque. Je prenais en charge ton éducation et ton instruction; il te visiterait le plus souvent possible et il assumerait toutes les charges et tous les frais. Je me souviens de ses dernières paroles lorsqu'il t'enlace tendrement, incapable de masquer ses émotions et de refouler ses larmes « Julia a maintenant une vraie maman ».

Même si papa m'avait déjà avoué toute la vérité, je n'ai rien laissé paraître. Elle venait de confirmer, malgré ce qu'elle avait toujours nié, avoir été bien au fait du drame que vivait ma famille. Mais plus que tout, elle venait de me servir une leçon de vie. Mon ressentiment envers Ophélie, que je croyais légitime,

s'est apaisé pour laisser le pardon prendre toute la place. Enfin je renaissais!

Au retour du repas du midi, j'aborde le délicat sujet des désordres psychologiques et mentaux de Margaux et de son comportement en rapport avec la sexualité. Autant je me sentais préparée pour retourner dans le passé, autant j'ai l'inquiétude fébrile pour aborder ces questions. Sœur Sainte-Lucie, à n'en pas douter, se rend bien compte de mon inconfort.

— *Parle sans retenue Julia et surtout, n'ait pas peur des mots. J'ai aussi été jeune, même amoureuse un certain temps!*

Fiouf! Sœur Sainte-Lucie jeune et amoureuse, je n'en crois pas mes oreilles. Mais cette tendre et légère confidence, succédanée de la confession, facilite mon entrée en matière.

Tant que nous vivions sous le toit des parents, les fréquentations de Margaux et d'Alex, tout comme les miennes avec Augustin, se vivaient avec retenue sous le sceau de la chasteté. C'est à l'arrivée de l'été que le comportement de Margaux devient complètement inconvenant. À l'orée des bois comme à la maison, c'est la gaieté folâtre qui mène ses jeux interdits et donne prise aux potins et au persiflage insolent des bonnes âmes du village. Même que le curé a jugé bon de nous convoquer au presbytère pour gronder vertement Margaux, lui parler des flammes éternelles des ténèbres de l'enfer et des démons qui l'habitent. Quant à Léon et moi-même, comme si nous en avions besoin, il nous rappelle les règles de bonne conduite catholique et table sur le devoir de surveillance qui nous incombe maintenant.

La visite au presbytère, loin de calmer le jeu et aider à la résolution du problème, plonge Margaux dans un abîme d'ennuis. C'est la nuit venue que les choses se gâtent. Fortement agitée elle hurle sa frayeur. Elle voit une femme méchante dans les flammes, des hommes morts sur le plancher; puis des araignées, des chauves-souris et des monstres qui grimpent dans son lit. Lorsque j'accours, elle est assise dans son lit ou camouflée sous ses couvertures. Pour la calmer, pour la rassurer je la serre contre moi pendant qu'elle bafouille un tumulte de paroles incohérentes. C'est seulement lorsque ses démons la quittent et que la nuit reprend ses droits que je regagne ma chambre. La douce influence du sommeil réparateur lui est ainsi refusée, nuit après nuit, par ses démons qui s'emparent de son corps.

C'est la nuit qui précède l'appel à l'aide que je vous ai posté que j'ai perdu tous mes moyens. Cette nuit-là, plus que toutes les précédentes, ses apparitions et ses exhortations sont si violentes qu'elles me causent une grande frayeur. En ouvrant la porte de sa chambre, Léon sur mes talons, nous l'apercevons nue, assise dans son lit en train de se mutiler les cuisses et les fesses avec ses ciseaux de couture.

Depuis cette horrible nuit nous ne la laissons jamais seule et Léon a fait en sorte que la porte de sa chambre ne puisse plus se fermer. Nous ne savons plus quoi faire, notre impuissance à la sortir de son mal de vivre invalide notre capacité d'agir. Jusque dans le tout récent passé, je n'en avais que pour moi-même, mais aujourd'hui seule Margaux m'importe. Je suis prête à tout faire pour qu'elle trouve le goût et le plaisir de

vivre ailleurs que dans une sexualité débridée et chasse à jamais les zombies qui l'accablent.

— *Comme toi, je me sens peu préparée pour poser un diagnostic, encore moins sur les moyens à prendre pour la soigner. Mais comme tu le sais, j'ai une opinion sur tout.*

Il m'apparaît que le problème de Margaux est débilitant et qu'elle est en proie à de sévères problèmes de santé mentale, possiblement hérités de sa mère. Tous les événements que tu viens de me rapporter, militent en faveur de cette impression.

Selon moi, en s'automutilant, Margaux lutte contre un évident mal de vivre. Ceci dit, je ne pense pas qu'elle veuille mourir, mais plutôt qu'elle manifeste sa volonté de vivre. Ni le curé, ni ton frère, pas plus que nous deux, sommes en mesure de la sortir de sa vallée des ombres.

Vous faites preuve de dévouement et de grande sagesse, toi et ton frère, en mettant tout en œuvre pour la protéger contre elle-même. Il n'en demeure pas moins qu'elle doit être soignée pour ses problèmes de santé mentale et la chose presse. C'est sur ce dernier point que je crois pouvoir vous apporter mon aide.

Avant de prendre le voile, ma sœur jumelle et moi, nous avons fait l'école des infirmières à Montréal pour ensuite prendre pied à Québec. C'est rendues là-bas que nos routes se sont séparées. J'ai fait le choix du domaine de l'éducation chez les Ursulines, pendant que ma sœur embrassait celui de la santé en rejoignant les sœurs de la Charité de Québec.

Elle y est toujours et œuvre en santé mentale à l'asile Saint-Michel-Archange de Beauport.

Je te propose de la contacter pour prendre rendez-vous pour toi et Margaux, afin que tu puisses consulter, en urgence, des spécialistes en santé mentale.

C'est avec empressement et un grand soulagement que j'accepte sa proposition. Avant de prendre le chemin du retour, en fin de journée, nous avons égrené les dernières minutes ensemble.

— *Tu sais ma chérie, je rêvais de te voir prendre le voile et joindre la mission, encore jeune et fragile, des Ursulines de Roberval. J'étais si vouée à mon rêve que j'en avais même subordonné mes devoirs dans la communauté, en essayant de forger ton destin. Maintenant que tu as emprunté la voie de l'enseignement et qu'à ta manière tu contribues à notre mission, je suis tout autant comblée. Mais aujourd'hui, mon plus cher désir qui avait été de te garder près de moi, envie qui m'était pourtant interdite, trouve écho dans ta démarche qui te ramène vers moi. Je me souviens t'avoir dit, au moment de ton départ, que ce n'était pas la fin de ta vie, mais le début d'une vie différente. Je sais que tu ne te livreras pas aveuglement au destin que tu tisses et que tu sauras servir là où tu seras appelée.*

Après avoir pris ma tête entre ses mains, elle ajoute:

— Va, fais ce que tu dois faire pour sortir ta sœur de son enfer. Quant à ton légitime désir de retracer ta mère tu dois y donner suite. Nous en avons peu parlé, mais pour ce que j'en sais maintenant, tu devrais partager tes souhaits, tes angoisses et tes désirs avec ton Augustin.

CHAPITRE DOUZE

Trois semaines s'écoulent avant que la confirmation d'un rendez-vous avec le spécialiste en santé mentale de l'asile Saint-Michel-Archange me parvienne. Durant l'interminable attente je partage mes secrets, s'il en reste, avec Léon et Augustin. Je dis tout, je raconte tout, de l'arrivée d'Alisha-Louise à Métabetchouan jusqu'au moment du grand départ d'une branche de la famille vers Jonquière.

Les réactions, de l'un comme de l'autre, me réconfortent. Le silencieux et combien discret Léon, quoique légèrement choqué par ce que je lui apprend, n'en perd pas le sommeil. Ses répliques à l'endroit de sa mère et de son père ne sont ni lapidaires, ni infinies. Il ne juge pas, un enfant ne juge pas ses parents, dit-il. Depuis, je le devine investi d'une mission inattendue, telle l'obligation de réparer le passé. Jamais depuis mon retour n'avais-je senti autant de chaleur et d'attention de sa part.

Augustin est ravi d'apprendre que tout comme son oncle et sa tante, ses parents ont connu et hébergé Alisha-Louise et,

qu'ils sont ma marraine et mon parrain. Il est surtout amusé de savoir que dans la petite enfance nous avons joué ensemble. C'est cependant la dépêche de son oncle Ovila à son père qui l'enflamme. Sur la foi de nouvelles informations, il relance les recherches pour retrouver Alisha-Louise. Cette question soulève un tel intérêt chez lui que j'en suis à me demander si Sœur Sainte-Lucie ne lui souffle pas à l'oreille mon désir de retrouver ma mère.

Il nous fallait donc organiser notre voyage à Québec et surtout, expliquer l'objet et les raisons de notre visite dans cet hôpital. Comme la perspective d'avoir à annoncer la chose à Margaux me donne des maux de ventre, je ne pouvais plus me priver de la contribution et de l'appui de Claudia et Félix Martin. Peu de mots et d'explications me sont nécessaires pour les convaincre de venir à mon aide. L'ascendance de Claudia, sa parfaite connaissance de notre histoire familiale et le respect qui lui est voué, facilitent grandement les choses. Nous ne cachons rien à Margaux et tout lui est expliqué, de sa conduite sexuelle déviante et des affreux cauchemars qui l'affligent depuis des mois. À ma surprise, lorsque je lui dis qu'il se pourrait qu'elle doive demeurer à l'hôpital pour quelque temps, elle ne se rebute pas.

Félix Martin n'est pas en reste. Il s'occupe d'acheter nos tickets de train et de mettre son beau-frère Ovila dans le coup. C'est aussi chez lui que nous logerons tout le temps qu'il faudra. C'est avec cette carte de visite en main que Margaux, Alex, Augustin et moi-même nous prenons le train pour Québec.

Le voyage, que chacun vit à sa manière, est sans histoire et somme toute agréable. Margaux, pour qui c'est un premier voyage en train, s'extase sur tout ce qu'elle voit et entend. Elle fait des allers-retours dans le wagon des voyageurs, s'adresse joyeusement aux autres passagers, parle tout le temps et dévore à belles dents sa part de la collation préparée pour le voyage. Elle semble même avoir oublié la raison de ce déplacement. Alex, stoïque, lorgne la forêt qui se dérobe sur notre passage et parle peu. Augustin, tout comme moi d'ailleurs, est très fébrile. Revisiter la Capitale, revoir son oncle et sa tante qui l'ont hébergé pendant son séjour chez Les Voltigeurs et nous servir de guide dans la ville, tout ça lui plaît bien. Quant à moi, même si j'ai hâte d'entrer dans la ville qui m'a vu naître, c'est la consultation à l'asile Saint-Michel-Archange qui occupe presque toutes mes pensées. Celles qui me restent vont vers les Chartier qui ont fait en sorte que maman me donne naissance dans un environnement sain et qui sont les dernières personnes à lui avoir parlé avant sa disparition.

La nuit abolit la fatigue de Margaux et d'Alex. Alors qu'ils dorment profondément je savoure des heures de discussion chastement blottie dans les larges épaules d'Augustin. Le culte de l'honneur militaire, les perspectives d'avenir, les croyances religieuses, les relations amoureuses, la vie de famille, sont autant de sujets qui sont abordés sans retenue. Autant de confidences qui témoignent de mon amour pour Augustin et une réciprocité toute en nuances. Je crois, sans me tromper, qu'il partage mon amour mais tout aussi incertaine quant à la

possible subordination de sa soif de liberté et d'aventures à l'amour et à la famille.

Toute la nuit durant, Margaux et Alex se comportent admirablement bien. Aucune attitude déplacée, aucune caresse furtive n'est soumise à ma vigilance. Les zombies ne sont pas montés dans le train et pour la première fois depuis des lunes, Margaux dort du sommeil du juste.

Lorsque le train rentre en gare à Québec, un chauffeur au volant d'une rutilante voiture automobile nous attend. Pas assez spacieuse pour y faire monter quatre personnes et leurs bagages, un aller-retour est nécessaire pour nous reconduire tous chez Ovila Chartier. Ce n'est qu'à ce moment que le bagage d'Augustin attire mon regard. Pourquoi a-t-il apporté un bagage de soldat? Deux polochons pleins à ras bord, alors que nous sommes à Québec que pour deux jours.

À notre arrivée, Ovila et Lydia enflammés à ma vue, évoquent avec émotion et tendresse le souvenir du petit bébé qu'ils ont hébergé et protégé. Après nous avoir invités à nous rafraîchir, un copieux petit-déjeuner nous est servi, pendant lequel nous parlons de la vie sociale, thème usuel lors d'une première rencontre. Comme je sais qu'ils savent, je n'aborde pas, par respect pour Margaux, l'objet de notre venue à Saint-Michel-Archange, ils ne questionnent en rien. À la fin du repas, après s'être excusés auprès des autres, nos hôtes me demandent de les rejoindre à la bibliothèque.

— *Le coup de foudre que nous avons eue pour Alisha-Louise vient de nous frapper une fois de plus. Ton arrivée aujourd'hui est le trait d'union qui relie le présent au passé.*

Nous voulons d'abord que tu saches que, comme pour ta mère avant toi, nous sommes disposés à t'aider et à te faciliter la vie.

Ta mère, la petite Alisha-Louise, à qui tu ressembles incroyablement, était une magnifique jeune femme. Pour le peu de temps que nous l'avons hébergée, nous l'avons aimée comme la fille que nous n'avons pas eue. Nous étions même disposés à vous faire une place de choix entre nous deux, mais le destin en a décidé autrement.

Nous n'avons jamais cru et nous ne croyons toujours pas qu'Alisha-Louise Hervieux est la farouche sauvageonne que la petite histoire nous laisse croire. Ses connaissances générales, ses bonnes manières pour une fille de son âge, son vocabulaire et la maîtrise de notre langue, ne sont pas en harmonie avec la dure vie dans la forêt nordique. Il y a plus, il y a certainement autre chose, mais nous ne savons toujours pas quoi.

Depuis sa disparition, près de dix-neuf années maintenant, elle habite toujours nos pensées. Depuis lors, nous soulignons le jour de ta naissance, tout comme celui du jour de sa disparition. Tels de vieux fous, lorsque nous marchons dans la ville, nous espérons toujours la voir apparaître au détour d'une rue.

Quelque temps après sa disparition, la rumeur voulait qu'une jeune fille, dont les traits caractéristiques correspondaient à ceux d'Alisha-Louise, ait été vue montant à bord d'un navire battant pavillon français. Puis, plus récemment, le nom d'Alisha Hervieux a été invoqué par des commerçants forains de passage. C'est cette information qui nous a fait miser sur le flair d'un finlimier pour enquêter. Même si pour l'instant cette piste ne donne

aucun résultat, nous sommes toujours décidés à poursuivre les recherches. Mais avant de continuer, nous avons besoin de savoir si toi Julia, fille d'Alisha-Louise, tu souhaites, tu veux que nous poursuivions nos démarches en ce sens?

Savoir depuis si peu de temps que j'ai une vraie mère, que pendant deux décennies, des étrangers l'ont gardée bien au chaud dans leurs cœurs me comble de joie. Après leur avoir dit tout le bonheur que leur offre me procure, une surprise m'était ménagée.

— *Avant de te dire comment nous allons procéder pour la suite des choses, tu dois savoir que j'ai demandé et obtenu l'autorisation de ton père. Après l'avoir consulté, ainsi que mon beau-frère Félix et ma sœur, nous avons convenu que nous devons remonter à l'origine de son arrivée dans nos vies et c'est ce que nous allons faire.*

Derrière la porte un autre enquêteur, qui va entreprendre des recherches de son côté, attend mon invitation pour nous rejoindre. Si tu le veux bien, Lydia va lui demander d'entrer.

Je n'en crois pas mes yeux! C'est mon fier et altier Augustin qui se pointe dans le cadre de la porte. Il venait d'accepter une mission qui allait mettre ses aptitudes et ses capacités à affronter le risque et les difficultés avec vigueur et rigueur. Dès le lendemain, à l'aube, il allait monter à bord d'un caboteur en partance pour la Base-Côte-Nord. Il allait redescendre vers le sud en visitant toutes les communautés, montagnaises et blanches, en quête de pistes sur des incidents qui auraient impliqué des enfants dans la région à la fin du 19^{ième} siècle. Même si les faits remontent loin dans le temps, Ovila croit

suffisamment en la mémoire collective des Nord-côtiers pour l'inciter à financer la campagne de son neveu, qui pourrait s'étendre sur plusieurs semaines, voire même quelques mois.

C'est au tout début de l'après-midi que le chauffeur de monsieur Chartier nous dépose à la porte de l'Asile Saint-Michel-Archange. En apercevant la religieuse qui nous accueille, n'eut été de la différence de cornette, j'aurais cru être en présence de sœur Sainte-Lucie. Aimable, affable et chaleureuse comme sa jumelle, elle nous guide dans l'asile, bras dessus, bras dessous avec Margaux. Puis elle rentre avec nous dans le cabinet de l'aliéniste. Après les présentations d'usage et une brève mise en contexte sur les raisons de notre visite, l'aliéniste invite Sœur Sainte-Marie à reconduire Margaux à l'infirmerie pour un examen médical complet. Je crois que la brève marche, bras dessus bras dessous avec Margaux, avait fait œuvre utile, elle suit la religieuse le sourire aux lèvres.

Répondant à la demande de l'aliéniste, je raconte l'histoire de notre famille, après quoi il m'invite à reprendre avec force détails, tout ce qui m'avait été raconté sur Ophélie. En évitant de teinter mes propos d'opinions personnelles, je lui dépeins une femme plus marâtre que mère, dont les colères et les gestes de violence sont fréquents. Une femme sans initiative et qui est aussi plongée dans de longues périodes d'indolence. Ce n'est que lorsque j'aborde l'époque de mon retour à Oujatchouan que je colore mes propos d'opinions personnelles, surtout celles en rapport avec sa découverte de l'infidélité de son mari, mon père.

Ce n'est qu'après ce très long et embarrassant préambule, que j'expose les faits sur les ennuis et les comportements de Margaux que j'observe depuis quelques mois. Je ne rapporte plus, je raconte Margaux; sa vie de recluse, sa totale soumission à Ophélie, sa physionomie qui trahit la peur. Il me questionne abondamment sur ce que j'appelle sa déviance sexuelle, ses cauchemars et ses hallucinations. Je suis si bavarde sur sa malheureuse propension à s'automutiler que c'est à ce moment que l'aliéniste sent le besoin d'expliquer.

— *Vous devez savoir que l'automutilation est un moyen de défense, une lutte contre le mal de vivre. La science médicale nous apprend qu'en s'infligeant d'intenses douleurs, les personnes qui s'automutilent, comme il semble que ce soit le lot de votre sœur, luttent contre des souffrances qui les affligent profondément. N'allez pas croire que votre sœur veuille mourir, bien au contraire. C'est de sa volonté de vivre dont il est ici question. Bien inconsciemment, elle croit que c'est le prix à payer, le prix de la souffrance, pour se sortir de son mal de vivre. Au risque de me répéter une personne qui fait des tentatives de suicide veut en finir avec la souffrance, tandis que celle qui s'automutile veut se sortir de sa souffrance. Elle provoque de la douleur physique pour lutter contre la souffrance morale.*

Dans quelques instants je vais demander à votre sœur de venir me rejoindre. Pour valider certaines hypothèses, je vais la questionner, la faire parler abondamment. Je vais lui dire que tout ce qu'elle me dira restera entre elle et moi. Je vous

demande surtout de ne pas l'interroger sur ce qui aura été dit entre nous deux.

Une fois mon entrevue terminée, je pourrai vous dire si des soins chez nous sont souhaitables, voire impérieux. Vous aurez alors une décision à prendre, soit celle de la ramener avec vous ou encore de la laisser sous notre expertise, pendant tout le temps nécessaire, pour nous permettre d'identifier les raisons de son mal de vivre et la sortir de son trou noir. Soyez rassurée, nous ne parlons pas ici d'internement mais de mesures, tout au plus, prospectives.

La rencontre terminée, une fois de plus, c'est le chauffeur des Chartier qui nous ramène à leur résidence. Dès notre arrivée les Chartier nous proposent de prendre le repas du soir au Château-Frontenac, une offre qui provoque une explosion de joie de toute la bande, même d'Augustin. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau; je n'avais jamais vu tant de beau monde et surtout je n'avais jamais pris un repas aussi gargantuesque.

Après le souper, Augustin à mon bras, nous rentrons à pied pendant que les autres profitent de la voiture automobile. C'est ce moment que je choisis pour lui exprimer toute ma gratitude et lui dire à quel point sa décision, de partir à la recherche des obscures origines de maman, me comble de bonheur. Que lui et son oncle me font le plus beau cadeau, celui de peut-être me redonner ma mère un jour. C'est sous la porte Saint-Louis que pour la toute première fois, mon baiser est celui d'une femme amoureuse.

Le lendemain après avoir accompagné Augustin au port pour son embarquement sur le caboteur, nous sommes retournées à Saint-Michel-Archange. Margaux a accepté son hospitalisation avec grâce et dignité, même que c'est elle qui me console, qui me rassure. Par la suite, accompagnées de Lydia Chartier, nous passons le reste de la journée dans les grands magasins, pour lui acheter les vêtements et autres effets personnels nécessaires pour le temps de son séjour à Saint-Michel-Archange. Les Chartier sont magnanimes une fois de plus. Ils iraient la visiter et si faisable, la sortiraient au moins une fois par semaine. C'est au moment de notre départ pour la gare que ma sœur aînée, pour la première fois, perd sa contenance. Elle et Alex, accrochés l'un à l'autre, sont inconsolables et n'eut été de la délicate fermeté d'Ovila et la douceur de Lydia, je me demande si je n'aurais pas flanché et ramené Margaux à la maison.

Toute la nuit, pendant que le train cadence son trajet sur la voie ferrée, je pleure à chaudes larmes sans pouvoir m'arrêter. Quant à Alex, il est sombre comme jamais, il est démolé et tout comme lui, je suis inconsolable. Je ne reverrai pas Augustin avant fort longtemps et Margaux non plus pour un temps indéterminé. Lorsque je suis arrivée à Oujatchouan, deux années plus tôt, je rejoignais une famille de six personnes, cette fois-ci, il n'en reste plus qu'une. Je ne me suis jamais sentie aussi seule, mais je trouve quand même doux de pleurer sur moi-même.

Ils sont sur le quai pour nous accueillir. Léon m'enlace avec tendresse pendant que Claudia fait de même avec Alex

qui fait pitié à voir. Rendus à la maison j'ai fidèlement rapporté tout ce qui s'est passé, tout ce qui s'est dit pendant notre bref séjour à Québec. Je ne suis finalement pas surprise d'apprendre que les Chartier, ainsi que Léon, savaient qu'Augustin ne serait pas du voyage de retour. Entendre de la bouche de mon frère qu'il a prié pour que Margaux ne soit pas à bord, vient confirmer qu'il cautionne les actions entreprises pour la protéger contre elle-même.

CHAPITRE TREIZE

Les jours suivant mon retour sont mornes et silencieux. La maison est vide et sans vie. Margaux me manque plus que je n'aurais pu l'imaginer. J'avais accepté de la protéger contre vents et marées, l'aider à vivre indépendante, libre et surtout heureuse, mais son internement, même provisoire, est un échec pour moi. Heureusement que Léon et Claudia Martin s'emploient à me convaincre du contraire et leur avis me redonne des couleurs et me revivifie. Comme seule une mère peut soigner le chagrin qui ronge le cœur d'un fils, Alex est finalement rentré chez-lui, après avoir passé quelques jours avec elle, avant de reprendre son travail à la pulperie.

Les semaines passent et ma patience est de moins en moins une vertu qui m'honore; l'absence de nouvelles m'angoisse. Ce n'est qu'à la septième semaine que le maître de poste me remet la lettre tant espérée que je m'empresse de décacheter et de partager avec Léon.

Ma très chère Julia!

Si j'ai tardé à te donner des nouvelles de Margaux et d'Augustin, c'est que je n'en avais pas. Je t'avais promis de visiter Margaux à chaque semaine, mais l'aliéniste interdisait toutes les visites pendant le premier mois d'hospitalisation. Ce n'est donc que la semaine dernière que nous l'avons revue pour la toute première fois, après avoir rencontré le médecin et Sœur Sainte-Marie.

Ils m'ont dit que la nuit, Margaux reçoit encore la visite de ses démons, mais que depuis son arrivée il n'y a eu aucun épisode d'automutilation. Aucune médication ne lui est administrée, sa condition n'en exigeant pas, et pour remonter jusqu'aux causes de ses délires, ils la traitent uniquement par l'écoute et l'analyse psychologique.

Quant à sa vie au quotidien, selon Sœur Sainte-Marie qui semble l'avoir adoptée, Margaux est un amour. Elle est très courageuse et joyeuse, elle s'intéresse aux autres filles et est toujours prête à aider.

Pour la soustraire à la fatigue des longues séances de thérapie elle est maintenant autorisée à deux sorties par semaine. Ce qui fait que dès demain, Lydia et moi, nous lui offrirons une première sortie que nous rendrons distrayante et festive tant pour elle que pour nous deux.

Je te dis à bientôt et sois assurée que je vais te transmettre toutes les informations en rapport avec Margaux et Augustin, dès que j'en saurai plus.

P.-S. Il y à quelques jours un message de la Côte-Nord m'est parvenu. Le marin d'un caboteur est passé me remettre un court message que je joins à ma lettre.

Ovila Chartier

Oncle Ovila!

Même si je suis un peu fatigué, tout va bien. La Côte-Nord est rude et ses habitants sont peu parlants. Malgré tout, je crois être sur une piste quant au moment et au lieu de l'arrivée d'Alisha-Louise sur la Côte. Encore une ou deux semaines et je devrais rentrer à Québec.

Pourriez-vous transmettre ces informations à Julia et lui dire que je l'aime et qu'elle est du voyage à mes côtés.

Augustin

Savoir que la descente aux enfers de Margaux est stoppée, que son comportement est exemplaire et qu'Augustin allait bientôt rentrer, ça me donne des ailes. Comme depuis un certain temps, je jongle avec l'idée d'animer la vie communautaire, par l'organisation d'activités qui font cruellement défaut au village, je passe à l'action. Avec la complicité de la deuxième institutrice, embauchée en raison du nombre croissant d'enfants, nous convainquons les autorités de la pulperie, soutenues par le syndicat, de nous laisser utiliser une salle de l'auberge pour diverses activités qui sont fort appréciées. Je crois bien que le village tout entier est venu pour s'y récréer, à mon grand plaisir et ma grande fierté.

À mon retour de Québec j'avais trouvé mon village minuscule, tel un hameau au pied d'une chute. C'était sans compter sur ma nouvelle paire d'ailes et mon petit succès dans l'organisation d'activités de loisirs qui allaient me faire voir les choses autrement. Malgré quelques inconvénients, il fait bon vivre à Oujavouan. L'avenir est prometteur pour les ouvriers et leurs familles. Attirée par les salaires qui dépassent tout ce qui se gagne dans la région, la population croît à un rythme accéléré, même que l'auberge n'arrive pas à accommoder les nouveaux arrivants. Les maisons, à la fois sobres et belles, sont éclairées par le réseau électrique de la pulperie et sont pourvues de services sanitaires qui contribuent au confort de la vie matérielle. Des trottoirs de bois et de grands arbres bordent la rue aussi éclairée.

Plus de trois semaines se sont écoulées depuis l'arrivée du rapport d'Ovila Chartier et depuis, je rentre bredouille de la poste. Je languis d'une autre lettre de Québec, même si je sais que les Chartier veillent et que Margaux est entre bonnes mains à Saint-Michel-Archange. Il y a aussi l'hiver qui va bientôt mettre fin à la saison de cabotage et possiblement retenir Augustin prisonnier sur la Côte-Nord, avec ce que cela peut représenter de dangers pour sa vie. Je suis fébrile, j'ai hâte de savoir et de voir !

De retour à la maison, après une folle journée à l'école, l'inattendu me prend à l'improviste. Tapi derrière la porte, mon Augustin explose de sa belle et fière allure habituelle. Surprise, me voilà pleurant à chaudes larmes sans pouvoir m'arrêter, pendant qu'il me prend dans ses bras en me faisant virevolter,

telle une danseuse automate. Léon, qui assiste à la scène s'approche à son tour et nous enlace pour former un trio de joyeux lurons. C'est un moment magique, un moment de pure grâce. Rien qu'à penser que nous avons sûrement posé ce geste dans la petite enfance, c'est pour moi un clin d'œil que fait le passé au présent.

Ce n'est qu'après un frugal repas, composé à six mains, qu'enfin je peux entendre le récit de son périple nord-côtier. Mais avant tout, à mon grand ravissement, il insiste pour nous parler de Margaux qu'il a rencontrée, chez son oncle Ovila, avant de monter dans le train pour rentrer. Léon, qui est aussi le tuteur de fait de Margaux, se fait discret comme toujours. C'est à ma requête, qu'ensemble nous écoutons religieusement le récit du voyage d'Augustin.

— *Je me fais ici le porte-parole d'oncle Ovila qui me demande de vous dire que Margaux se porte de mieux en mieux. Depuis sa lettre il y a quelques semaines, ses délires quoiqu'encore présents, sont maintenant exceptionnels et elle n'est plus sous une surveillance nocturne particulière.*

Au moment de mon arrivée chez l'oncle Ovila, Margaux y était. En m'apercevant elle me saute au cou, me serre très fort et rit à gorge déployée. Ce n'est plus la même fille que nous avons laissée là-bas. Elle a pris quelques rondeurs, ses yeux sont clairs et sa physionomie est réjouissante.

Elle qui était si silencieuse dans le passé, est soudainement dotée d'un don de la parole. Ses questions portent sur toi Léon et toi Julia. Elles fusent les unes après les autres, jamais sur son père, sa mère et Alex, seulement sur vous deux. Croyez-moi si je

vous dis que vous lui manquez beaucoup et qu'elle se languit de vous revoir bientôt.

Je dois aussi vous dire que ce n'est pas demain que Margaux sera libérée de sa cure fermée. Selon ce qu'a dit l'aliéniste à Oncle Ovila, il faudra un mois sans délires aucun avant qu'elle puisse, sans danger, rentrer à la maison.

Pour la deuxième fois je vois mon frère pleurer. Les émotions qui l'étouffent sont trahies par d'abondantes larmes qui perlent sur ses joues. Je comprends que Margaux est celle auprès de qui il a grandi et qu'il est grandement affecté par la disgrâce de sa petite sœur. Pour le calmer, pour le rassurer je le prends dans mes bras sans même qu'il tente de s'en dégager. Je ne suis plus celle que l'on doit protéger, que l'on doit consoler, je suis celle qui rend ce qui lui fut donné.

— *Au petit matin, lorsque je suis monté à bord du caboteur, mon ordre de marche était clair. Le capitaine allait me débarquer, le plus loin possible, sur la basse Côte-Nord pour redescendre, en longeant le littoral, jusqu'à l'embouchure de la rivière Saguenay. Je me promettais de m'arrêter dans tous les villages, blancs et montagnais, pour sonder la mémoire collective et imaginaire des habitants.*

C'est à Port-Menier, sur l'île d'Anticosti, que j'ai quitté le caboteur. La mauvaise mer l'avait forcé de s'y mettre à l'abri avant de rentrer sur Québec. C'est dans ce village que j'ai lancé ma ligne à l'eau pour la première fois. J'ai questionné les Insulaires sur l'histoire d'une petite fille qui serait disparue sur la Côte-Nord vers 1890 pour réapparaître à Métabetchouan quelques années plus tard. Après une année passée chez nous,

comme bonne et gardienne d'enfants, elle est disparue à nouveau. Nous l'avons connue sous le nom d'Alisha-Louise Hervieux et mes parents souhaitent la retrouver en évoquant le souvenir impérissable qu'elle a laissé dans notre famille. Puis je leur ai laissé les coordonnées de Julia Dumontier s'il advenait qu'ils apprennent ou entendent parler de cette histoire.

Ce n'est qu'après deux jours d'attente d'une mer calme qu'un chalutier, qui se rendait pêcher le long de la côte, me prit à son bord pour me débarquer à Natashquan, un minuscule village perdu sur la côte. C'est à partir de ce village qu'a débuté ma marche du retour le long du littoral. Là, comme à Port-Menier, j'ai raconté mon histoire et laissé tes coordonnées avant de partir. Des histoires ils en ont entendues de toutes sortes. Les naufrages sont fréquents dans ce secteur du fleuve, laissant la mer rejeter des corps sur la berge. Il arrive aussi que des rescapés ahuris errent sur les plages. D'autres fois ce sont des familles d'étrangers qui débarquent pour repartir aussi vite. Aucune histoire ne les surprend, ils en ont vu bien d'autres.

J'amorce mon périple tantôt à pied, tantôt à dos de cheval, occasionnellement je profite de la barque d'un pêcheur pour poursuivre ma route. Je ne traverse pas les villages à la course. Je prends le temps de m'arrêter, je prends même de petits boulots en échange du gîte et du couvert. Je ne déroge pas de mon plan. À chaque fois je reprends la même histoire, pour ensuite écouter les souvenirs de tous et chacun. Ces gens du littoral ne s'émeuvent pas pour rien, ils sont coriaces. Cependant, plus je progresse, plus les questions fusent.

Ils veulent en entendre plus sur les raisons de mon passage chez eux, comme s'ils doutaient de l'authenticité de ma recherche. C'est à Baie-Trinité que les choses commencent à se préciser, grâce à la mémoire du fils d'un ancien gardien de phare.

Il se souvient, il avait alors douze ou treize ans à l'époque, que sa mère est revenue au phare, accompagnée d'une jeune fille. Elle venait de l'apercevoir errant sur le bord de l'eau. Il ne se souvient pas si la fille a donné à ses parents les raisons de sa présence sur la berge. Elle ne parlait pas beaucoup et elle avait un accent différent du nôtre.

Elle serait restée au phare une semaine ou deux, jusqu'au jour où elle n'est pas revenue d'une cueillette aux petits fruits. L'incident fut rapporté aux autorités, mais il n'en connaît pas les suites. Tout le monde avait sa petite histoire sur sa disparition. Elle s'est perdue en forêt et y est morte; elle a été attaquée par un animal sauvage; elle a été enlevée par des coureurs des bois ou encore des Montagnais. C'est cette dernière hypothèse qui me fit bondir, hypothèse qui repose sur la proximité d'un village montagnais dans la région immédiate.

C'est sur la pointe des pieds que je me suis présenté au village montagnais. Heureusement, j'avais une bonne carte de visite. Vivant à proximité du village montagnais de Pointe-Bleue, connaissant le nom de quelques Montagnais et invoquant la suggestion d'une des leurs de me rendre les visiter m'ouvrent leur porte. J'y suis resté quelques jours.

Chez eux, j'ai tout raconté à nouveau. Cette fois-ci j'ai parlé de Bernard Hervieux, chose que je n'avais pas souligné

ailleurs. Cette référence à l'un des leurs a eu comme effet immédiat de mettre fin au bavardage. Je sais juste qu'il a vécu dans le village, qu'il n'avait pas d'enfant et qu'il est mort il y a plusieurs années déjà. Puis j'ai continué ma route, colportant mon histoire d'un village à l'autre avant de monter à bord d'un caboteur en direction de Québec.

Ce que je retiens de mon voyage, c'est qu'Alisha-Louise est apparue sur la Côte-Nord dans une condition toujours inexpiquée. Elle y aurait possiblement vécu en recluse pendant quelques années, avant d'apparaître chez nous, accompagnée de Bernard Hervieux. J'ai acquis la conviction, surtout dans la région de Baie-Trinité, que tout ne fut pas dit. Comme j'ai essaimé une partie de son histoire et tes coordonnées, partout sur la côte, je fais le postulat qu'un jour, des langues pourraient se délier.

Dans les jours qui suivirent sa disparition, ta mère aurait été aperçue, dans le port de Québec, montant à bord d'un chalutier et qu'ainsi, elle serait retournée vivre sur l'une des deux rives du Saint-Laurent. Une autre source, tout aussi crédible, avançait que c'est sur un bateau battant pavillon français qu'elle se serait embarquée. C'est pourquoi, pendant que je sillonnais la Côte-Nord, ton oncle Ovila a dépêché en France son enquêteur, pour retracer le livre de bord du seul navire français à avoir mouillé à Québec durant cette période. Contre toute attente, le livre de bord porte la mention que le capitaine a accepté à bord, à Québec, une jeune fille du nom de Louise Pasquier, qu'il a ensuite débarquée dans la région du Havre.

Je serai à jamais redevable et reconnaissante envers Ovila Chartier et mon Augustin pour leurs efforts concertés dans la recherche des origines d'Alisha-Louise. Il est vrai que connaître celle qui m'a donné la vie, tout apprendre sur l'épopée qui l'a conduite jusqu'à moi, me ferait jouir d'un bonheur sans nuage. Je sais que je ne saurai probablement jamais, mais grâce à la prémonition d'Augustin et au livre de bord retrouvé, une lueur d'espoir continuera de briller en moi. Mais il y a plus encore !

Supposer qu'Alisha-Louise puisse avoir été l'objet de sévices et de maltraitance est quand même demeuré la source d'une grande peine. Ces pensées noires, qui resurgissent à mes moments perdus, ont été chassées par une lettre que j'ai reçu plusieurs mois après le retour d'Augustin de la Côte-Nord.

Chère madame Dumontier,

Laissez-moi d'abord me présenter. Mon nom est Eugène Aubert, prêtre missionnaire de la communauté des Oblats de Marie-Immaculée, qui pratique son ministère sur la Côte-Nord et la basse Côte-Nord, depuis plus de trente ans.

L'automne dernier un jeune homme a traversé la Côte-Nord, de part en part, en quête d'informations sur le Montagnais Bernard Hervieux et sur une jeune fille répondant au prénom d'Alisha-Louise. C'est à mon retour d'un long voyage à l'étranger que son passage chez nous me fut raconté. Ayant croisé ces deux personnes, à une époque lointaine, je prends la plume pour vous rapporter ce que je sais, ce que je connais d'elles.

J'ai connu Bernard Hervieux à Betsiamites, territoire Montagnais, dans les premières années de mon ministère. Frondeur il critiquait, sans retenue aucune, les chefs et les règlements. Il n'était cependant pas violent, même qu'il savait se faire ensorceleur et enjôleur. Malheureusement, comme il était trop souvent la source de mauvais exemples pour les jeunes, il fut expulsé du village.

Puis, même s'il a laissé sa signature dans plusieurs villages le long de la côte, ce n'est que sur le territoire de Baie-Trinité que nos chemins se sont croisés à nouveau, ce que je crois être en 1892. Je l'ai retrouvé, vivant avec une femme et trois filles, dont une petite Blanche qui répondait au prénom d'Alisha-Louise. La femme, une métisse, était la mère naturelle des deux petites montagnaises, alors que j'avais dû me faire très insistant pour en arriver à connaître les origines de la troisième.

J'ai fini par apprendre que quelques années auparavant, alors qu'il traversait la forêt, des pleurs et des cris avaient attiré son attention. Une fillette transie, crasseuse et effrayée gisait sur le sol. Sans hésiter il l'avait ramenée chez lui, soignée et protégée, sans jamais chercher à remonter sa trace, ni de la faire parler sur les raisons de sa présence dans la forêt. Comme tous les Nord-côtiers, j'avais entendu parler de cette fille qui s'était égarée en forêt. Mais en raison du grand nombre de naufrage, le long de la côte, l'histoire fut vite oubliée.

Aujourd'hui, j'ai la ferme conviction qu'il s'agit très certainement de la victime d'un naufrage qui l'avait rejetée

sur le littoral et qui avait été recueillie par des résidents du phare.

J'ai vécu aux alentours d'eux pendant quelques mois, suffisamment longtemps pour sentir que la petite Alisha-Louise était bien traitée et nullement malheureuse. Souvent elle l'accompagnait dans ses courses à travers les bois pour aller cueillir des petits fruits ou encore faire la chasse au lièvre et à la perdrix. Aussi surprenant que cela puisse paraître, la jeune fille prenait aussi le chemin des écoliers, vers le village voisin, pour y recevoir l'instruction dans la maison d'une résidente.

La suite m'est apportée par un confrère qui est venu en mission au village après mon départ et, que j'ai questionné avant de vous écrire. Il y en ressort que des départs inopinés nous intriguent toujours et que nous croyons important de vous signaler. Un jour, la métisse n'est plus apparue au village, laissant Hervieux avec les trois filles. Puis quelque temps plus tard, c'est Hervieux et les filles qui disparurent.

C'est ici que s'arrête mon bref récit. C'est à regret que malheureusement, même si j'ai connu Bernard Hervieux et Alisha-Louise, je ne suis pas en mesure de vous dire ce qu'il est advenu de la fille, pas plus que sur le destin du Montagnais, dont la véracité de la mort tragique au Labrador est incertaine.

Dieu vous bénisse!

Eugène Aubert, prêtre OMI

CHAPITRE QUATORZE

Le soleil refroidi de la fin de l'automne me réserve bien des surprises. Je n'avais pas jugé essentiel d'informer Alex sur ce qui se passe à Québec, pas plus qu'il n'avait cherché à se renseigner. Je le tenais en partie responsable de la descente aux enfers de Margaux, même si la voix de ma conscience me disait qu'il ne m'appartient pas de juger de sa sincérité et de la profondeur de son amour. Mais par égard pour ses parents qui ont sauvé maman d'une totale répudiation, qui m'ont tenue sur les fonts du baptême, qui aussi m'ont soustraite du courroux d'Ophélie, je me devais de partager mes états d'âme avec eux, avant de sonder le cœur d'Alex.

Plus que quiconque, Félix et Claudia doivent aussi tout savoir du résultat des recherches d'Augustin sur la Côte-Nord et ses augures. Tout comme moi quelques jours plus tôt, ils sont séduits par le récit d'Augustin et ses déductions sur la présence d'Alisha-Louise sur le littoral de la côte. C'est leur ravissement et leur fierté envers leur fils qui me font finalement réaliser que

sans eux, la famille Dumontier aurait cessé d'exister avant même ma naissance.

Mes premiers mots sur le séjour de Margaux à Saint-Michel-Archange et de son possible rétablissement provoquent un profond malaise. Quand je demande si Alex leur a fait part de ses intentions et de ses plans d'avenir, Félix et Claudia qui se regardent fixement, baissent les yeux avant que Claudia ne fonde en larmes.

J'aurais dû comprendre, voir venir. Alex, qui était si dévasté au moment de laisser son amoureuse à Québec, ne m'a jamais posé la moindre question. J'aurais dû me rendre compte, lors des soirées récréatives à l'auberge, que son nouveau centre d'intérêt était la nouvelle institutrice autour de laquelle il tourbillonnait. Malheureusement je n'avais pas la sensibilité qui m'aurait fait voir que Margaux n'était plus sa raison d'être, qu'elle faisait partie du passé.

La surprise de ces révélations, loin de me scandaliser, m'enchantent et m'inquiètent aussi. Elles m'enchantent parce qu'Alex butinera ailleurs au moment du retour de Margaux à Ouiatchouan. Elles m'inquiètent en raison des conséquences sur son rétablissement, lorsque je devrai lui apprendre qu'Alex n'est plus auprès d'elle. J'appréhende de devenir la messagère qui la replongera, l'isolera dans son monde fermé.

Puis j'ai rencontré Alex pour lui dire que je sais ce qui se passe dans sa vie et que je ne suis ni en colère, ni déçue. Qu'il n'a aucune raison à fournir et lorsqu'il sera propice de le faire, je trouverai les bons mots pour tout dire à Margaux.

Dans la première semaine de décembre une invitation me parvient de Québec. Une lettre, signée par Ovila et Lydia Chartier, nous invite, Léon, Augustin, Alex et moi-même, à passer la semaine de Noël avec eux à Québec. Je suis folle de joie! Passer une semaine là-bas, dans cette magnifique résidence, avec Margaux et tous ceux que j'aime, est un cadeau du ciel. Augustin aussi est très excité, alors qu'Alex décline l'invitation pour des raisons faciles à deviner. Léon, quant à lui, se fait tirer l'oreille. Comme il n'est jamais sorti de Métabetchouan et d'Ouiatchouan, ce voyage dans un monde inconnu le rend nerveux. C'est la joyeuse menace d'Augustin de le balancer du haut de la chute et finalement, sa hâte de revoir Margaux, qui le convainc de nous accompagner. Félix et Claudia Martin qui reçoivent l'invitation pour eux et leurs trois autres fils doivent, à regret, la décliner.

Lorsque le train entre en gare à Québec, le vingt-quatre décembre, Margaux est sur le quai. Belle comme un cœur, vêtue telle une reine avec un sourire à séduire un saint, elle nous rejoint au pas de course. Derrière elle, les Chartier d'allure noble, sont radieux et attendrissants. Leurs visages qui se dérident de nous voir nous enlacer et cabrioler ne sont pas sans me rappeler mon retour au couvent, alors que nos retrouvailles étaient rythmées d'éclats de rires aigus, de joyeuses exhortations avec en prime, d'abondantes larmes.

Cette fois-ci pas d'aller-retour pour nous remonter dans la haute ville, Augustin et les Chartier dans une première voiture et les Dumontier dans une autre. La résidence, totalement pourvue d'énergie électrique, brille de tous ses feux et un énorme sapin

de Noël décore la place. À peine rentrés, à la demande d'Ovila, nous promettons de ne pas parler de la santé de Margaux en ce jour de vigile de Noël, pas plus que nous le ferons le lendemain. C'est un clin d'œil de connivence de Lydia à Margaux, volontairement visible par tous, qui donne à penser que la guérison est imminente.

Durant la soirée je ne me lasse pas d'admirer Margaux. Elle est enjouée, elle nous taquine les uns après les autres, elle se déplace en dansant et aide à la préparation du réveillon. L'attitude et le comportement d'Ovila et de Lydia ne m'échappent pas non plus. Mon premier passage chez eux m'avait laissé le souvenir de personnes dévouées et accueillantes, mais dont l'expression du visage était hermétique. En cette veille de Noël, leurs physionomies ne sont pas ce que j'avais déjà vu d'eux, elles sont épanouies et rieuses. Je me prends même à penser que la présence de Margaux y est pour quelque chose.

À peine le temps de nous installer dans nos chambres, de prendre le repas du soir et de se parer de nos plus beaux atours, que l'heure du départ pour la première des trois messes de minuit sonne. Célébrée dans une charmante petite église de la Place-Royale, cette première messe est enchantée. Je n'avais jamais assisté à une cérémonie religieuse qui avait tant de solennité et d'apparat. Les chants sont sublimes, les petits servants de messe sont mignons et lumineux, les fidèles sont recueillis et joyeux.

De retour à la résidence, après que les invités soient tous arrivés, Ovila et Lydia prennent la parole pour les recevoir officiellement.

— *Mes amis, Noël est arrivé et nous sommes réunis pour célébrer. Nous sommes heureux de vous accueillir chez nous, en espérant que vous passerez de bons moments en notre compagnie. Cette nuit revêt un autre caractère spécial pour Lydia et moi. Nous recevons trois jeunes gens qui sont venus vivre avec nous, avec vous, le rituel du passage des ténèbres à la lumière. Je vous présente Augustin, le fils aîné de ma sœur Claudia, les sœurs Julia et Margaux Dumontier ainsi que leur frère aîné Léon, qui sont les trois enfants d'un couple d'amis que nous avons fréquenté, alors que nous étions plus jeunes.*

Margaux, Julia, Léon et Augustin, longue vie à vous quatre et Joyeux Noël. Amusez-vous bien!

Nous venions d'être introduits dans la société de Québec et, ce serait mentir que de dire que je n'ai pas aimé le cérémonial de cette nuit de réveillon. Un repas gastronomique, des cadeaux pour tous, même pour chacun de nous, un petit orchestre de musique de chambre pour accompagner les chants traditionnels, même quelques pas de danse. Comme dans une vraie famille, tous les quatre, nous vivons un Noël tout simplement féérique. Nos yeux, nos oreilles et nos bouches ne suffisent pas pour tout voir, tout entendre et goûter à tout.

Après une telle nuit, la journée de Noël se passe dans la tranquillité. Sous le prétexte de visiter des amis du régiment des Voltigeurs, Augustin nous laisse vivre cette journée de retrouvailles avec Margaux. C'est en soirée, après qu'Ovila eut suggéré à Augustin d'amener Margaux pour une promenade, qu'il m'invite ainsi que Léon, à le suivre dans la bibliothèque.

— *Demain matin, à Saint-Michel-Archange, vous devriez apprendre que Margaux est maintenant libérée de sa tutelle hospitalière et que vous pouvez la ramener avec vous à Ouiatchouan. Même si elle est avec nous depuis quelques jours déjà, elle ne le sait pas encore. L'aliéniste tient à vous rencontrer en sa présence, car il la juge suffisamment adulte et guérie pour entendre ce qu'il doit vous dire. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est sur la bonne voie et moyennant le respect de quelques directives qu'il vous donnera, elle ne reviendra jamais à l'asile.*

Dans la famille nous avons la larme facile, tellement facile que nous parvenons à entraîner Ovila dans notre vallée de larmes.

— *Il y a autre chose que vous devez aussi savoir, une chose aussi importante que la nouvelle de sa guérison, peut-être même plus.*

Que peut-il bien y avoir de plus important, de plus significatif que sa guérison? Je me demande ce que peut bien cacher cette nouvelle révélation.

— *Margaux ne veut pas retourner vivre à Ouiatchouan. Elle ne veut pas quitter Québec. Si je vous le dis maintenant, c'est pour vous préparer à entendre sa supplique. Demain, elle vous demandera la permission de rester à Québec. Il est vrai qu'elle est majeure, qu'elle n'est soumise à aucune interdiction légale, ce qui lui confère tous les droits de faire ses choix, de prendre seule ses décisions. Malgré ce que je viens de vous révéler, elle ne veut pas faire de peine à son grand frère, ni à sa petite sœur. C'est pourquoi, si vous faites le choix*

de la ramener avec vous, elle se soumettra et prendra le train du retour avec vous deux.

Léon est abasourdi. Même le départ de ses parents ne l'avait pas touché autant. Son regard est éteint et il semble perdu dans ses pensées. Pendant de longues minutes, le temps qu'il retrouve ses sens, je le prends dans mes bras, jusqu'à ce qu'Ovila reprenne la parole.

— Je me permets de vous faire une proposition que vous pourriez considérer avant de rendre votre décision. Depuis que Margaux nous a fait part de sa décision, Lydia et moi, nous avons beaucoup parlé de son souhait de ne pas quitter Québec. De longs moments de discussion, suivis d'une nuit sans sommeil, nous invitent à vous offrir d'héberger Margaux tout le temps qu'il faudra. Elle serait traitée comme la fille que nous n'avons jamais eue et elle recevrait des appointements convenables de sa contribution à de petits travaux domestiques. Nous sommes prêts, nous voulons contribuer à sa renaissance, même disposés à l'aider, malgré son âge, à retourner sur les bancs d'école.

Margaux fait irruption dans la bibliothèque au moment des dernières paroles d'Ovila. Comme si elle devinait ce qui se passe, ce qui vient de se dire, elle nous enlace, tous les deux, et murmure « *ne vous en faites pas, les choses vont bien aller* ».

L'appel du lit, tant pour Léon que pour moi-même, ne nous laisse pas le loisir de partager nos sentiments, ni de vivre ensemble les émotions qui nous tenaillent, sur ce que nous venons d'entendre. Avant de sombrer dans un profond sommeil,

j'ai quand même le temps de mettre de l'ordre dans mes pensées. L'offre est rassurante en tout point et surtout porteuse de promesses d'avenir pour Margaux. J'estime que c'est ce qui peut lui arriver de meilleur. Il est vrai que si je ne pense qu'à moi, si Léon ne pense qu'à lui, alors elle devrait rentrer avec nous. Par contre si nous agissons en curateurs responsables, mieux encore comme de bons parents le feraient, il est de notre devoir d'ouvrir la porte de sa cage pour l'aider à vivre sa vie comme elle l'entend. C'est l'opinion que je me propose de défendre, après avoir entendu l'aliéniste qui pourrait nous guider sur l'attitude à adopter.

Le rendez-vous est prévu pour 9h00 avec sœur Sainte-Marie, suivi à 9h30 de celui avec l'aliéniste. Juste le plaisir de revoir sa religieuse préférée enflamme Margaux, tandis que Léon et moi nous cachons mal notre anxiété. Heureusement il y a Augustin pour nous déridier avec ses plaisanteries. À l'heure prévue, Sœur Sainte-Marie qui nous accueille à l'entrée, reçoit à son tour une chaleureuse accolade de Margaux. J'ose à peine croire que Margaux ne s'est absentée que depuis quelques jours.

Elle nous parle abondamment de la santé physique de Margaux qui, selon elle, en fait une force de la nature. Aucun de ses signes vitaux, aucune de ses fonctions vitales n'annonce de problème. Elle est alerte, forte et nous n'avons rien à craindre pour l'avenir. Puis avant de nous amener chez l'aliéniste elle s'adresse directement à Margaux.

— *Margaux ma petite chérie, je suis privilégiée de t'avoir connue et je vais prier pour que l'avenir te redonne la vie qui*

t'appartient. Je ne sais pas si je te reverrai un jour, mais sois certaine que ton souvenir se baladera dans mes pensées.

Puis d'ajouter, en se retournant vers Léon et moi-même.

— Quant à vous deux, j'ai appris avec le temps que vous avez été de bons gardiens de sa sécurité. Mon passé de clinicienne m'a aussi appris que les protecteurs sont souvent très affligés par les difficultés de leurs protégés. Sachez que ma petite Margaux est en train de les évacuer; faites de même et faites-lui maintenant confiance.

Pour vous Julia, j'ai une demande à vous faire. Lorsque vous le pourrez, après votre retour, accepteriez-vous de vous rendre à Roberval embrasser Christina pour moi, la prendre dans vos bras et lui dire que je l'aime.

Non seulement se ressemblent-elles, elles ont tout le reste en partage. La grandeur d'âme, la bonté du cœur et la capacité de toucher celui des autres.

La rencontre avec l'aliéniste est plus protocolaire, plus technique et le vocabulaire moins accessible. Je crois qu'il avait misé sur Sœur Sainte-Marie pour ensoleiller notre rencontre avec lui. Après avoir échangé quelques propos de bon aloi et avoir conversé avec Léon, qu'il ne connaissait pas, il est entré dans le vif du sujet.

— Je dois d'abord vous dire, qu'à partir de maintenant, Margaux n'est plus sous notre protection, ni sous nos soins. Vous devez aussi savoir que, grâce à sa grande collaboration, à sa volonté de tout dire, de tout expliquer ce qu'elle pouvait et de répondre à toutes nos questions, cela aura été des plus

déterminants dans son processus de guérison. Aussi Margaux n'a été soumise à aucune médication.

Puis, regardant Margaux droit dans les yeux, il lui rend un témoignage bien senti.

— Vous pouvez être fière de vous, jeune fille. Sans votre collaboration, nous ne pourrions pas célébrer votre guérison, votre victoire.

Après avoir bénéficié du large sourire de Margaux, il continue son exposé.

— Nous avons analysé la situation dans le contexte de ce que nous avons appris par vous Julia, ainsi qu'à travers nos sessions d'analyses avec Margaux. La contribution et les observations de sœur Sainte-Marie auront aussi été essentielles pour nous apprendre tout ce qui nous était nécessaire de savoir sur sa personnalité, ses talents et ses capacités.

Aussi lourdes que puissent être ses prédispositions, héritées de sa mère, ses gènes ne transportent pas son destin. C'est d'abord son environnement et son vécu qui se chargent de son espace personnel et affectif. C'est à ce chapitre que nos analyses ont porté.

Nous avons analysé sa condition par rapport au caractère violent de votre mère, de sa position et de son rôle dans votre famille, même de votre arrivée tardive dans la famille. Selon nous, quelques événements ont contribué à la perturber jusqu'à l'automutilation.

Le départ de votre père, son bouclier assuré dans les moments de grandes colères de votre mère, lui a fait craindre

le pire. Qui allait maintenant la protéger? Nous croyons aussi que c'est afin d'éviter toutes formes de violences, qu'elle obéissait au doigt et à l'œil.

Il y eut aussi la découverte tardive de sa sexualité. Elle n'avait jamais été préparée à affronter, à composer avec sa sexualité et celle d'un homme. Les gestes qu'elle posait, les attouchements qu'elle prodiguait ou qu'elle recevait lui faisaient vivre un déshonneur humiliant. C'est à ce moment que l'automutilation commence. Selon ce que l'on comprend maintenant, ce geste inconscient et involontaire s'adressait à vous Julia. Nous devons l'interpréter comme un appel à l'aide, qu'heureusement vous avez fini par comprendre. C'est à partir du moment de cette découverte que vous êtes devenue son nouvel ange gardien, sans pour autant que cesse l'automutilation.

Finalement le coup fatal a été porté par votre curé. Lors de votre rencontre avec lui, sa fureur aurait été si profonde, sa référence aux enfers si effrayante, qu'elles ont provoqué ses cauchemars et ses hallucinations.

En faisant abstraction de quelques autres facteurs plus légers, quoique non insignifiants, sa descente aux enfers repose sur ce que je viens de vous décrire. Nous aurons eu besoin de bien des mois pour comprendre et voir ce qu'il importait de faire pour la sortir de là.

Avec vous deux d'abord, ensuite sous les bons soins de Sœur Sainte-Marie, elle s'est sentie de nouveau protégée, ce dont elle aura le plus besoin pour encore un certain temps. Il y a ensuite l'éloignement de son amoureux qui a contribué à lui

enlever la honte qui l'habitait. Après quelques semaines, ses séances d'automutilation ont pris fin. Il nous aura fallu plusieurs semaines d'observation pour enfin comprendre pourquoi les cauchemars et les hallucinations persistaient. Nous le devons à notre bonne sœur Sainte-Marie qui avait observé que les cauchemars revenaient la nuit suivant la messe. Les effluves des propos de votre curé remontaient à sa mémoire et alors elle retrouvait ses démons.

Après avoir terminé sa ronde d'explications, l'aliéniste se tourne vers Margaux et lui demande si elle se croit guérie, si elle veut ajouter des choses ou demander des précisions. Enfin, dire tout ce qui lui vient en tête.

— *Je vous le dis, croyez-moi je me sais complètement guérie et je vous dois ma guérison. D'abord toi Julia, qui a su me protéger contre moi-même et trouver le moyen de chasser mes démons et me redonner ma dignité; ensuite toi Léon qui, pendant toutes ces années, aura été le grand frère toujours présent et qui en a pris à ma place. Il y a aussi sœur Sainte-Marie qui m'a fait confiance, qui m'a fait comprendre que moi aussi j'ai une valeur aux yeux des autres et qui, pendant tous ces mois, aura été presque une mère que je n'ai jamais eue. Finalement il y a vous, docteur, dont la capacité de lire et de faire parler les âmes vous aura permis de me redonner la mienne.*

Julia et Léon, avant de terminer j'ai une permission à vous demander. Je ne veux pas, je ne peux pas retourner vivre à Ouiatchouan. Je ne veux plus mettre les pieds dans la maison où mes démons, réels ou imaginaires, ont habité;

même si je n'ai aucune colère contre lui, je n'ai aucune envie de revoir Alex; il y a aussi là-bas monsieur le curé qui me fait peur. Acceptez-vous que je ne retourne plus à Ouiatchouan, que je reste vivre ici à Québec?

Sa demande est claire et ses arguments le sont tout autant. Sa physionomie qui s'anime et s'illumine ne pourrait pas souffrir l'attente. C'est le regard furtif de Léon et son signe de tête approbateur qui m'inspirent. Je glisse ses deux mains dans les miennes et je la regarde droit dans les yeux.

— *Margaux tu dois retenir et ne jamais oublier que les paroles de ton docteur et celles de sœur Sainte-Marie, qui ne tarissent pas d'éloges à ton endroit, font que tu as toutes les raisons d'être fière et heureuse. Ta victoire sur des événements malheureux du passé est remarquable et elle t'ouvre la porte de la vie, la porte de ta vie. Tu viens de démontrer que tu as la capacité et la détermination qu'il faut pour affronter la vie. Plus encore, il y a aussi toutes les belles choses qui nous ont été dites par Ovila et Lydia Chartier qui te libèrent de toute dépendance. C'est pourquoi Léon et moi, nous voulons que tu saches que comme eux, nous croyons en toi. Tu as gagné et surtout mérité le droit de vivre la vie que tu veux. Nous sommes convaincus que tu as tout ce qu'il faut pour vivre ici, à Québec, une vie pleine et entière. Tu viens de poser ton premier geste de femme libre qui va te conduire vers ton entière autonomie. Même si tu n'as pas à demander notre permission, laisses moi quand même te dire que nous sommes de tout cœur avec toi et que ton choix est le meilleur. Sois heureuse petite sœur!*

De retour chez les Chartier, vers midi, c'est la fête au village. Tous se doutent que Margaux a fait sa grande demande, mais ils en ignorent la conclusion. Aussitôt le seuil franchi, la réponse résonne comme un coup de tonnerre. Margaux se jette dans les bras de Lydia en criant « *Ils ont dit oui, ils ont dit oui* ». Ovila qui les rejoint nous fait signe de s'approcher et en moins de temps qu'il faut pour le dire, les six font la danse.

Les jours qui précèdent notre départ, prévu pour la veille du nouvel an, sont tout simplement sublimes et la félicité de Margaux est contagieuse. Ovila et Lydia rayonnent comme des parents adoptants, Augustin se plaît à jouer au majordome autoritaire et divertissant, seul Léon ne parvient pas à masquer son évidente tristesse. Quant à moi, je profite de ces derniers jours pour câliner Margaux, m'imprégner de son odeur et lui prodiguer les conseils qu'une sœur doit à l'autre.

La veille de notre départ, c'est dans la bibliothèque que je rencontre Ovila et Lydia, en l'absence de Léon qui préfère ne pas participer à la rencontre. Non pas que je sente le besoin d'être rassurée, l'évidence ne laisse aucune place à l'incertitude, je souhaite tout de même m'assurer, une dernière fois, qu'ils connaissent toute l'histoire, tout ce qui touche au passé de Margaux. Comme elle avait déjà beaucoup raconté, je m'emploie surtout à revenir sur les recommandations de l'aliéniste. Après plus d'une heure de francs échanges, d'une seule voix, ils me disent qu'ils savent très bien ce qu'il en est et que jamais Margaux n'aura à retourner en cure.

Au moment de sortir de la bibliothèque, je leur réitère l'entière confiance que nous avons en eux en insistant sur notre

profonde reconnaissance pour ce qu'ils se préparent à faire pour Margaux. J'ajoute qu'auprès d'eux, nous savons que Margaux sera chérie, qu'elle sera protégée, et que nous croyons aussi qu'elle ne croisera plus jamais ses démons. C'est à ce moment qu'Ovila me tend une enveloppe pleine de photos, en affirmant solennellement que personne n'oubliera personne; que s'il devait y avoir des vagues à l'âme, nous à Ouiatchouan et Margaux à Québec, ces photos pourront aider à chasser la tristesse et le chagrin. Je venais de comprendre pourquoi, avant de se rendre à la messe de minuit, il avait fait venir un photographe professionnel pour prendre des clichés. Nous sommes tous dans l'enveloppe, des photos individuelles, d'autres de Margaux, Léon et moi réunis, d'Augustin et moi et de nous quatre avec eux.

Le départ vers la gare se passe dans la dignité. Nous nous étions promis de ne pas céder aux émotions, le bonheur se célèbre dans la joie avec le sourire. En aucun moment avons-nous prononcé « *Adieu* », l'au revoir et à bientôt étant de mise.

Le voyage de retour se passe bien. Je profite de ces longues heures à bord du train pour me rapprocher de Léon afin de l'amener à partager ma joie d'avoir contribué à la renaissance de notre sœur. Ce n'est qu'après bien des heures qu'il finit par me parler franchement, sans déguiser sa pensée. Le non-retour de Margaux venait de faire tomber son dernier rempart familial. Il venait de perdre celle auprès de qui il avait grandi, celle qu'il avait protégée et éloignée des angoisses de leur mère. Il se sent coupable de ne pas avoir vu ce qui se passait dans l'ombre, alors que c'est lui qui devait assumer les responsabilités de l'aîné. Qu'en ce moment il se sent comme un fils, comme un frère

abandonné, lui qui n'avait jamais pensé quitter sa famille, encore moins que sa famille en vienne à le quitter.

Lorsque le train s'arrête pour nous faire descendre Léon reste à bord pour ne descendre qu'à Jonquières. Il allait passer le nouvel an avec ses parents et ses jeunes frères. Je ne sais pas si j'ai réussi à le requinquer.

CHAPITRE QUINZE

La maison de la rue Saint-Georges avait presque rendu l'âme. Margaux qui n'allait jamais y revenir et Léon dont seul le corps l'habite, lui porte le coup fatal. Plus que tout, c'est le comportement déviant d'Alex auprès de Léon qui me met en rogne. Les deux consomment des alcools en grande quantité et sont fréquemment vus en état d'ébriété au village. Augustin, de son côté, travaille depuis peu à la pulperie et se retrouve coincé entre son ami d'enfance et son cadet. Lui aussi réprouve l'inconduite des deux lurons et cherche le moyen de mettre fin à leurs beuveries, tout en ne sachant pas trop quoi faire pour les détourner de la dive bouteille. Seule la formation de deux équipes de hockey semble porter fruits pendant la saison d'hiver. Claudia dont l'autorité est souvent tranchante et, surtout jamais contestée, rentre aussi dans la danse pour sonner la fin de la récréation.

Malgré les rigueurs de l'hiver et l'indolence de Léon qui brûle ses journées dans le désordre, je ne peux oublier le 14 février, ce samedi que j'avais choisi pour rendre visite à Sœur Sainte-Lucie. Je

me languis de lui parler de Margaux, de sa sortie du gouffre dans lequel elle s'était enfoncée et tenir la promesse faite à sœur Sainte-Marie. Je veux aussi profiter de cette visite pour lui redire qu'elle me manque, que je l'aime et lui présenter mon amoureux.

C'est un plaisir renouvelé de revoir mes vieilles compagnes et mes professeures. Cependant cette fois-ci, c'est Augustin qui attire les regards, même pour des novices et des religieuses, un beau garçon demeure un beau garçon. Des œillades amusées et complices ne peuvent mentir de son effet sur l'ensemble de la communauté. Quant à Sœur Sainte-Lucie, c'est dans sa chambre qu'elle m'attend, médusée de voir rentrer Augustin, grâce à la permission de la supérieure.

Son problème de vision est indéniable, sa mobilité est toujours réduite, mais sa perspicacité et la finesse de l'esprit ne souffrent en rien. Ces moments en sa compagnie sont encore de véritables instants de grâce qu'Augustin, ébahi et silencieux, partage religieusement sans broncher, jusqu'au moment de prendre congé.

— *Ma sœur, si vous me le permettez, j'aurais une demande à vous faire. Mais avant, je dois vous dire que même si vous ne me connaissez pas, j'ai compris que c'est à l'œuvre que l'on connaît l'artisan. Comme vous le savez, Julia a un père, une sœur et des frères, mais Julia n'a qu'une famille et c'est vous ma sœur. C'est pour cette raison que je vous demande de m'écouter quelques instants.*

Je regarde sœur Sainte-Lucie, toujours stoïque, avant de tourner mon regard confondu vers Augustin au moment même où il enchaîne.

— *Ma sœur, acceptez-vous de me donner la main de Julia pour qu'elle devienne ma femme, si bien sûr elle accepte de m'épouser.*

Tout aussi surprise que Sœur Sainte-Lucie, je suis sous le choc. Avant même le temps d'une réaction, il continue.

— *Julia ma chérie, veux-tu m'épouser? Je comprends que tu sois surprise et c'est pourquoi je ne demande pas de réponse maintenant. Prends tout le temps qu'il faut pour y penser, voir si les sentiments que je t'inspire sont dignes de ton amour. Quand tu seras prête nous en reparlerons et, si ta réponse me rend fou de joie, nous arrêterons une date pour nous marier.*

La grande demande, le lieu choisi et le moment pour la faire m'ont réellement secouée. Sa déclaration solennelle et sa demande venaient de se faire dans le lieu même où je suis devenue une femme et auprès de celle qui a fécondé mon esprit et mon âme.

Puis Sœur Sainte-Lucie, trahie par quelques larmes furtives, ramenant la main d'Augustin et la mienne dans les siennes, de sa voix douce et tremblotante prend la parole.

— *Tu as raison mon fils de dire que je ne sais rien de toi. Mais je connais si bien ma petite Julia que je suis certaine qu'elle saura faire le bon choix. Sa décision, quelle qu'elle soit, porte déjà le sceau de mon accord et je vais prier pour que la vie soit bonne envers vous deux.*

De sa main toujours tremblotante, elle retire son jonc de fiancée de Dieu et le tend à Augustin.

— *Tu as ma bénédiction et ma permission d'épouser Julia, si tel est son désir. Je te remets ce jonc d'argent, que je porte depuis la prise de voile, pour que tu le glisses à son doigt le moment venu. Allez mes enfants et soyez heureux!*

L'un après l'autre elle nous prend dans ses bras pour nous embrasser, puis avant de se rasseoir, elle ferme les yeux en nous bénissant. C'était le signal de notre départ. Ce soir-là, nous ne sommes pas rentrés à Ouiatchouan.

L'hiver exceptionnellement doux nous a permis de rentrer à pied jusqu'à l'hôtel, qu'Augustin avait préalablement réservé. Je ne marche pas à son côté, je suis transportée par l'état du moment. Après un copieux repas dans la salle à manger et quelques pas de danse, j'ai dit oui à Augustin. Il m'a alors remis le jonc en me demandant de le conserver pour lui, de peur de l'égarer. Je l'ai embrassé tendrement, pour ensuite parler longuement d'avenir sans fixer de date pour le mariage. Nous avons dormi dans des chambres séparées, sur des étages différents, avant de rentrer annoncer la grande nouvelle à ses parents.

Le printemps et l'été qui suivent sont sans histoire. L'organisation des loisirs qui nous occupe pleinement permet de tisser des liens, principalement entre les femmes. Un grand pique-nique a rassemblé toute la population, des sports d'été sont organisés et animés, un cirque ambulancier a même fait un arrêt chez nous. Le village est prospère, presque tous les services

sont offerts, les ouvriers et leurs familles sont heureux et vivent même dans l'abondance. Le seul nuage à l'horizon est en rapport avec l'annonce de la construction d'une école. Il est certain qu'une grande école est maintenant nécessaire, mais je suis rattrapée par une bonne dose d'insécurité, quant à l'avenir de mon poste d'institutrice, lorsque la communauté des sœurs Notre-Dame-du-Bon-Conseil en prendra la charge.

Augustin est toujours ce compagnon attentionné à qui j'ai dit oui. Il est de toutes les tâches, de toutes les corvées et garde la bride serrée sur ses deux larrons. Aider les autres, se mettre au service des autres, est pour lui une source inépuisable de motivation. Cependant, je le sens asphyxié par son travail à la pulperie, il a toujours un grand besoin d'espace et de liberté que son dynamisme et son sourire engageant n'arrivent pas à nier.

Je crois que c'est le cinq août, en fin d'après-midi, que le lugubre tocsin sonne le rassemblement de la population. Pendant l'attente d'une déclaration, mon cœur, comme celui de tous les villageois, s'est arrêté de battre. C'est le curé qui s'avance pour lire un communiqué officiel qui vient de lui être remis.

— *Mes chers concitoyens. Le monde vit, depuis hier, des jours sombres aux horizons imprévisibles. Le gouvernement du Canada, par la voie du Gouverneur Général, annonce que notre pays vient de déclarer la guerre à l'Allemagne aux côtés de l'Angleterre et de ses alliés, dont la France. Le gouvernement du Canada annoncera dans les prochaines heures, comment et quand nos troupes seront mobilisées pour s'engager dans le*

conflit mondial annoncé. D'ici là, je vous invite à prier pour ceux des nôtres, comme pour ceux des vieux pays, qui donneront leur vie pour sauver les nôtres. Rentrez chez vous et implorez Dieu de nous protéger tous!

À la fin de la déclaration, mon cœur ne s'est pas remis à battre, alors qu'à mes côtés, celui d'Augustin semble battre à tout rompre. Il en est même transfiguré. Dans les jours qui suivent, Augustin est profondément tourmenté, son cœur et son honneur se livrent un combat déchirant. D'un côté il y a les fêtes de Noël, le temps choisi pour célébrer notre mariage; de l'autre, son rêve d'être appelé sous les drapeaux pour défendre notre pays, une forme d'honneur chevaleresque qui pourrait même le pousser dans l'excès.

Il est peu bavard, il n'exprime pas ses sentiments, mais reste quand même intéressé et attentif aux autres. C'est dans les premiers jours de septembre que ses intentions sont devenues plus évidentes, au moment d'une violente dispute avec un compagnon de travail. Ce dernier avait vociféré que nous n'avions pas à risquer notre vie pour les Anglais qui nous avaient vaincus, ni pour les Français qui nous avaient abandonnés. Augustin aurait alors riposté avec fougue :

— Il ne nous appartient pas de décider ce qui est bon et juste pour notre pays. Ce n'est pas le temps de faire le procès des ancêtres et régler des comptes, mais celui de préserver la liberté et la vie des nôtres, qu'ils soient Canadiens, Anglais, Français, Belges ou autres. Je crois fermement que si notre pays était envahi, leurs troupes viendraient à notre secours.

Dès que cette dispute m'est racontée, je prends sur moi de l'amener à partager ses opinions et ses convictions. Je souhaite qu'il s'ouvre à moi afin qu'il choisisse sa route à visage découvert, sans crainte de me choquer ni de renier sa parole d'une longue vie avec femme et enfants. Je veux surtout qu'il comprenne, peu importe que l'enfer ou le paradis soit sa destination finale, je suis et je serai toujours solidaire de sa décision; que s'il devait ne jamais revenir et mourir au champ d'honneur, il entrerait au ciel par la grande porte, la porte de ceux qui se sont sacrifiés au devoir de l'humanité. Il était prêt à se sacrifier pour nous, je lui devais, moi aussi ce sacrifice. En début d'octobre, il prend la direction de Saint-Jean-sur-Richelieu pour rejoindre le Régiment Royal-Canadien-Français.

Tous mes efforts afin de paraître courageuse, au moment du départ du train pour Québec, sont étouffés par l'émotion intense et les sanglots qui me nouent la gorge. Je suis incapable de prononcer le moindre mot alors que j'ai pourtant tant de choses à lui dire. J'ai juste assez de temps pour lui redire que je l'aime, que je vais l'attendre et que dès son retour, nous nous marierons, en pointant mon doigt sur le jonc que j'ai glissé à l'annulaire de ma main droite.

Les premiers mois suivant son départ, les nouvelles sont fréquentes, chaque semaine je reçois une lettre de son lieu d'entraînement. Autant il parlait peu avant de partir, autant ses lettres sont bavardes. C'est celle du début mars qui me secoue le plus. Son régiment allait être transféré en Nouvelle-Écosse, ce qui pour moi signifie que le moment de l'embarquement pour l'Europe approche. Je me suis même mise à douter de moi,

jusqu'à m'en vouloir d'avoir facilité sa décision. Des Maritimes, le courrier n'est pas aussi généreux, mais tout autant bavard. Sa dernière lettre, avant de monter à bord du RMS Saxonnia, qui allait prendre la mer vers l'Angleterre, est la plus révélatrice des sentiments qui l'habitent. Pour la première fois il partage ses émotions les plus intimes, parle de sa proche confrontation avec la mort et de sa peur d'avoir peur, tout en avouant qu'il vient de renouer avec la prière.

Du front européen je n'aurai reçu que trois lettres, dont la première en provenance de la Belgique. Elle me parle de la guerre dans les tranchées, des raids qu'il affectionne particulièrement et des attaques au gaz. Pas un mot sur les pertes subies, sur ses craintes et ses émotions. La deuxième me parvient de France. Le 22^e bataillon prenait part à sa première offensive de grande envergure sur la Somme. L'attaque fut un succès, bien que le bataillon ait subi de nombreuses pertes. Identifiée comme venant d'un hôpital militaire anglais, la troisième lettre ne ressemble en rien aux précédentes. Écrite d'une main qui n'est pas la sienne, elle annonce son rapatriement au Canada pour octobre. Elle ne dit rien sur sa santé et ses blessures. Elle parle uniquement de retour à la maison et quelques mots d'amour en post-scriptum. Cette lettre, sans l'ombre d'un doute, cache des vérités et des malheurs. Plusieurs semaines se sont écoulées avant de recevoir du ministère de la guerre, une missive qui donne la date de l'arrivée du navire de transport des troupes dans le port de Québec et celle du train à destination de Roberval.

Lorsque le train en provenance de Québec s'arrête en gare, c'est d'abord une infirmière de la Croix-Rouge qui en descend, suivi par deux brancardiers militaires. Ils descendent un homme, couché sur une civière, à qui il manque un bras et une jambe. C'est le choc! Claudia s'effondre sur le quai en apercevant son fils abominablement charcuté, allongé sur ce grabat de fortune. Félix réprime à peine ses larmes; mes jambes ne me soutiennent plus. Heureusement que ses deux jeunes frères nous servent d'appui. Augustin, notre grand et brave soldat venait de rentrer.

Pendant son transport vers la maison des Martin qui allait servir d'hôpital de fortune, l'annonce de son retour et de sa condition se répand comme une traînée de poudre dans le village. Dans les heures qui suivent son arrivée, Augustin devient le héros d'Ouiatchouan que tous voudraient voir. Je ne peux dire si c'est la curiosité ou la compassion qui leur font faire des allers-retours devant la maison, mais il fait bon savoir que bien des gens partagent notre douleur. Mais au-delà du chagrin qui m'accable, c'est une colère froide et secrète qui me dévore. Je ne comprends pas, je n'accepte pas que dans sa condition, les Anglais l'aient placé à bord d'un navire de transport de troupes pour le renvoyer au pays. Il m'aura fallu plusieurs jours pour éteindre cette colère qui me paralysait.

Je le veille jour et nuit, je dors même près de lui. Hormis ses parents, ses frères, le curé, Léon et moi-même, personne n'est autorisé à s'approcher de sa chambre. Il ne se plaint pas, ne demande rien, parle peu, si ce n'est pour nous réconforter. Plus

les jours avancent, plus ses fièvres sont fortes et ses délires fréquents.

J'arrive quand même à l'amener à me parler de la vie dans les tranchées, des bombardements et des attaques au gaz. Une seule fois, a-t-il consenti à me raconter l'effroyable attaque qui allait lui coûter ses membres et sa dignité.

— *Au lever du jour les Allemands ont déclenché un furieux bombardement sur nos positions. Nous étions une vingtaine de camarades, repliés au fond d'un petit réduit, ne mesurant qu'une trentaine de pieds carrés. L'on se doutait que l'attaque était imminente et l'anxiété nous gagnait tous. J'ai honte de te dire que j'ai chié dans mon froc pendant qu'une première pluie de métaux et de béton nous tombait dessus. Puis il y eut une deuxième secousse épouvantable. Je me souviens du sifflement et du souffle d'un obus, puis plus rien. Je suis sorti du coma quelques jours plus tard dans un hôpital, pour découvrir qu'il me manquait une jambe et un bras.*

J'ai su qu'Augustin ne devait plus rester très longtemps avec nous lorsque, quelques nuits après sa douloureuse et troublante confidence, un effroyable hurlement me sortit de ma nuit. Son corps est brûlant, il claque des dents et tremble de peur. Je me suis penchée sur lui et j'ai approché mon oreille de sa bouche.

— *Julia je ne veux plus vivre, je ne suis qu'une loque. Je suis prisonnier de mon corps, mes forces m'abandonnent et je peine à respirer. Je ne veux plus recevoir de morphine, je veux vivre ma mort avec toi près de moi, dans la dignité du guerrier.*

Il a pleuré toutes les larmes de son corps. Il me restait un geste d'amour et d'adieu à accomplir avant qu'il ne se réveille plus. Tel que je lui avais promis sur le quai de la gare, je suis devenue sa femme quelques heures avant son décès. Béni par le curé en présence de son père et de sa mère, le jonc est passé de l'annulaire de ma main droite à celui de ma main gauche. Je venais d'épouser un grand homme, un soldat plus grand que nature, un homme dont le souvenir laissera une marque indélébile dans mon existence et dans celles de bien d'autres. Dans les derniers instants de sa vie, nous sommes avec lui pour recueillir son dernier souffle. Félix, debout au pied de son lit, Claudia et moi-même lui tenons la main, oui la main.

Dans les jours qui suivent sa mort, la grippe espagnole est entrée dans Ouiatchouan. Très contagieuse, elle foudroie plusieurs femmes et enfants qui n'ont pas droit à un service religieux dans l'église. Seules quelques prières sont récitées à l'extérieur pour ensuite porter leurs corps dans le cimetière paroissial. Certaines bonnes âmes ont fait courir la rumeur que c'est Augustin qui avait apporté la maladie d'Europe. Moi je savais que c'était un obus des Boches qui l'avait fauché et non pas la maudite bibitte.

Après qu'Ouiatchouan eut porté tous ses morts en terre, que les esprits se soient calmés et que la pandémie se soit résorbée, j'ai repris mes classes pour terminer l'année scolaire. Dans les jours suivants je suis partie sans jamais me retourner.

Singulièrement, seule la pierre tombale d'Augustin, que j'ai fleurie, accompagnée de Claudia, le matin de mon départ et mon acte de mariage portent le sceau de mon passage au pied de la chute sacrée.

FIN

ÉPILOGUE

Au moment où je termine l'écriture de l'histoire de ma famille, j'ai quarante ans et je vis en France depuis plus d'une décennie. Après le décès d'Augustin et le départ de Léon j'ai quitté Ouiatchouan pour ne plus jamais y retourner. Dans les années qui suivirent j'ai assumé diverses charges d'enseignante dans la région avant de satisfaire mon irrésistible envie de visiter le pays d'origine de maman. C'est lors de ce voyage que j'ai rencontré un homme de bonne naissance qui, comme Augustin, a fait les tranchées durant la Grande guerre. Je suis la mère de quatre enfants, trois filles et un garçon.

Du jour de ma naissance jusqu'à mon départ d'Ouiatchouan, des événements tantôt tristes, tantôt heureux, ont coloré ma vie. Des hommes et des femmes sont apparus, d'autres sont disparus mais tous ont joué un rôle important sur la scène et le décor de ma destinée.

Sœur Sainte-Lucie, mon égérie, est décédée à l'automne de 1918, dans les jours qui suivirent le grand départ d'Augustin. L'égérie de

ma jeunesse, qui m'a élevée comme sa propre fille, aura été la figure de proue de centaines de jeunes filles qui lui sont redevables de leur épanouissement comme filles, épouses et mères.

Augustin Martin, mon premier amour, qui a réalisé son rêve de servir son pays et qui est mort en héros vit toujours dans mon cœur. Son corps repose à Ouiatchouan et, j'en suis certaine, son âme voyage dans le monde d'après.

Alisha-Louise Hervieux, ma mère naturelle, dont les origines sont confirmées vit, plus que certainement, en France sous le nom de Louise Pasquier. Dans les mois qui suivirent le voyage d'Augustin sur la Côte-Nord, des lettres de personnes qui croyaient savoir ou savaient des choses m'ont été postées. La majorité de ces messages relevaient de la légende et du oui-dire, alors qu'une seule a fourni la preuve des faits sur son arrivée.

Maman est arrivée à Anticosti dans la foulée des intentions d'Henri Menier d'acheter Anticosti pour en faire son Éden personnel, pour la chasse et la pêche. Elle avait accompagné son père, le chargé d'affaires du chocolatier français, dans l'une de ses traversées vers la Côte-Nord. La mer déchaînée avait envoyé le voilier et son père par le fond et par miracle elle a été rejetée sur le littoral où elle fut rescapée par un gardien de phare.

Les renseignements provenant de ces sources crédibles ont recoupé celles glanées par Augustin sur la Côte-Nord et, par l'enquêteur qu'Ovila Chartier avait dépêché en France. Comme j'habite dans le département français du Val-d'Oise, qui vraisemblablement est sa région natale, je caresse toujours l'espoir, un jour peut-être, de l'entendre me raconter ce qu'a été sa

vie du jour où elle a été retrouvée sur le littoral jusqu'à celui de son embarquement sur le navire marchand français.

Bernard Hervieux, Montagnais des grands chemins, qui avait conduit Alisha-Louise jusqu'à nos portes, ne fut jamais retracé. Même s'il semble que ses actions n'ont pas toujours été en accord avec le principe du mal et celui du bien, je suis rassurée sur ce que furent son rôle et sa contribution à la survie de maman. Il a trouvé grâce à mes yeux!

Guillaume Dumontier, mon père, est resté fidèle et loyal à sa famille. Après avoir déposé le fardeau qui a si longtemps pesé lourd sur son âme et sur son cœur, il est redevenu amant et mari.

Ophélie Dumontier, ma belle-mère, a toujours refusé de me revoir malgré quelques tentatives infructueuses de rapprochement. J'essaie toujours de comprendre, mais j'ai passé l'âge du ressentiment.

Léon Dumontier, mon frère aîné, a pris la relève des affaires de papa. Il est aujourd'hui marié et père de famille.

Margaux Dumontier, ma sœur chérie, n'est jamais retournée en cure et vole de ses propres ailes. Toujours célibataire, heureuse et épanouie, elle travaille comme gouvemante au Château-Frontenac et voit toujours nos bienfaiteurs.

Félix et Claudia Martin, père et mère d'Augustin, ont quitté Ouiatchouan quelques années après la fin de la guerre. Félix a repris son travail à la compagnie de chemins de fer et Claudia a pleuré pendant des années la mort de son fils. C'est Claudia, avec qui j'entretiens une correspondance assidue, qui m'informe de la vie et des événements qui ont cours au pays.

Alex Martin, frère d'Augustin, a quitté la région pour une destination inconnue.

Ovila et Lydia Chartier, nos protecteurs et bienfaiteurs, ont hébergé et veillé sur la santé de Margaux pendant plusieurs années. Ovila œuvre en politique provinciale et Lydia s'est mise au service des filles et des femmes laissées-pour-compte.

Ouiatchouan, devenu Val-Jalbert en 1914, a fait la fierté de ses habitants et l'envie de ceux qui auraient aimé y vivre et y travailler. Puis, devenue moribonde, la pulperie a été mise en liquidation. C'est à partir de 1924 que les ouvriers et leurs familles ont commencé à céder le village et leurs maisons aux fantômes.

Références et remerciements.

Certains rappels historiques sur la naissance d'Ouiatchouan, ont été récupérés sur le portail Internet du « Village Historique de Val-Jalbert ». Quant aux quelques brèves incursions dans la vie militaire, elles ont été tirées du portail Internet des « Voltigeurs de Québec » et celui du « Royal 22^{ème} régiment canadien ».

Je tiens à remercier Nicole Arseneault pour sa contribution à la construction de l'intrigue et Nathalie Dion pour sa collaboration à la révision grammaticale et linguistique ainsi que pour ses suggestions qui ont obligé la réflexion.

*Achevé d'imprimer
en septembre 2014*

par

Les Copies de la CAPITALE (Québec)

pour

Éditions Renald Dion

*L' édition numérique de ce roman est épurée de toutes les
règles et normes que commande l'imprimé.*

Les droits d'utilisation de la photo d'illustration

